3 1761 03988 6445

ŒUVRES CHOISIES

DU CHEVALIER

DE BONNARD

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (nos 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (nos 31 à 60).

60 exemplaires, numérotés.

ŒUVRES CHOISIES

DU CHEVALIER

DE BONNARD

PUBLIÉES

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

ALEXANDRE PIEDAGNEL

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue de Lille, 7

—

M DCCC XCI

280774/32
16. 12.

PQ
1457
B6A17
1891

INTRODUCTION

I

*Il fut sincèrement aimable, généreux, loyal et bon! — Voilà quelle aurait pu être, sans mensonge, l'épitaphe du charmant poète Bernard de Bonnard, qui crayonna, au siècle dernier, de petits vers pour contenter son cœur bien plus que pour utiliser son esprit vif et délicat. Ses gracieuses poésies, publiées au fur et à mesure, dans l'*Almanach des Muses, *n'ont été réunies qu'en 1791, sept ans après la mort de l'auteur, et par les soins de sa veuve et de ses fidèles amis.*

Du recueil nous n'offrons guère aujourd'hui que la moitié. Comme ces pages légères ne méritaient pas toutes de figurer dans la collection des Petits Chefs-d'œuvre, *nous avons fait un choix minutieux, conservant, bien entendu, les pièces pleines d'enjouement,*

de raison ou d'émotion vraie, et supprimant les improvisations devenues sans intérêt réel et un peu surannées.

La Harpe, qui jugeait le livre du chevalier en juillet 1791[1], *disait avec beaucoup de justesse : « Les bons vers sont de tous les temps pour le petit nombre d'hommes qui les aime et qui s'y connaît, et Bonnard était du petit nombre de ceux qui en ont su faire. Il était de la bonne école. Il écrivit avec pureté et élégance : il a de la vérité, de la délicatesse et de la grâce ; on pourrait lui désirer quelquefois plus d'expression poétique et plus de précision dans les détails ; mais en général son petit volume se lit avec plaisir, et, s'il y a des pièces faibles, il y en a d'excellentes. La meilleure (et il est à remarquer que c'est la première qui le fit connaître) est celle qu'il adressa*[2] *à M. le chevalier de Boufflers...*

---

1. L'édition originale de 1791, petit in-8, ornée d'un superbe portrait de l'auteur, entouré d'attributs ingénieux, et gravé par N. de Launay l'aîné, de l'Académie royale, d'après la miniature de Vestier, de la même Académie, a été présentée au public par Sautereau de Marsy, qui n'a pas signé sa notice historique.

En 1824 a paru une nouvelle édition des *Poésies de Bonnard* (1 vol. in-18), augmentée, et précédée d'une très courte notice, également anonyme. Sur la feuille de titre de ce volume, on lit l'épigraphe que le chevalier, très modeste, avait mise en tête de ses manuscrits :

... me quoque vatem
Dixerunt nymphæ, sed non ego credulus illis.

2. En 1770 ; publiée dans l'*Almanach des Muses* de 1771.

Je ne connais point de plus jolie pièce en ce genre, depuis Voltaire, qui s'y est mis hors de toute comparaison... Bonnard ne donne pas dans les lieux communs; c'est un avantage tous les jours plus rare. »

II

Le 22 octobre 1744, Bernard de Bonnard naquit à Semur-en-Auxois (maintenant chef-lieu d'arrondissement de la Côte-d'Or). Son père, Emilian de Bonnard, seigneur de Chassenai, et sa mère, Françoise Fournier, étaient sans fortune. Il avait quinze ans seulement lorsqu'il perdit, presque coup sur coup, ses parents, fort aimés et honorés dans tout le duché de Bourgogne.

Notre chevalier, ayant fait d'excellentes études, en grande partie au collège des Jésuites, à Dijon, où il sut plaire à ses condisciples et à ses maîtres par sa franchise et une douceur de caractère inaltérable, demanda et obtint d'entrer dans l'artillerie; un de ses deux frères y servait déjà. En janvier 1766, il arrive à Besançon, travaille sans relâche comme aspirant, puis en qualité d'élève, et, réalisant brillamment une promesse qu'il avait faite à sa famille, il devient officier en moins d'un an (le premier de sa promotion). Pendant son séjour à Besançon, le duc et la duchesse de Mortemart lui avaient confié leurs en-

fants, qui se destinaient également à l'artillerie, et, quoique en pleine jeunesse, il leur donna des conseils si précieux et de si sages exemples que jamais la famille de Mortemart n'oublia ce service cordialement et simplement rendu.

Après quatorze ans passés dans le corps qu'il avait choisi, il fut nommé colonel à la suite de l'infanterie, — ce qui ne l'empêcha pas de garder sa douce et déjà ancienne habitude de composer des vers, fort goûtés d'ailleurs à Paris et en province.

On le décora de la croix de Saint-Louis en août 1783.

Il eut beaucoup d'amis; parmi les plus dévoués et les plus fidèles, il faut citer MM. de Mortemart, le duc d'Harcourt, le comte de Maillebois; MM. de Valfort, de la Chaize, le comte de Cassini, le vicomte de Narbonne, l'illustre M. de Buffon, et son collaborateur, M. Guéneau de Montbeillard, qui savaient apprécier la noblesse des sentiments du poète, son ardent amour du bien et du beau, son esprit conciliant et sa grâce naturelle, vraiment exquise.

Voulant louer publiquement les jolies productions de Bonnard, l'Académie de Dijon, en 1773, le recevait à l'unanimité comme membre titulaire.

En 1777, sur la recommandation pressante de MM. de Buffon et de Maillebois, il fut nommé

sous-gouverneur des jeunes princes de la maison d'Orléans. Il n'avait alors que trente-trois ans, remarque un de ses admirateurs, et cependant les témoignages universels d'approbation qui se manifestèrent faisaient dire à M. le duc d'Orléans : « Il faut bien que ce soit un bon choix, car tout le monde nous en félicite. »

En 1780, le colonel de Bonnard se maria selon son cœur; il eut deux fils de cette union, à tous égards si heureuse, mais, hélas! de bien courte durée.

On raconte qu'une tante qui avait toujours montré au poète une très vive affection le fit, en mourant, son principal héritier. « Ma tante a oublié que nous sommes trois frères, *s'écria-t-il en recevant cette nouvelle, peu de temps après son mariage;* c'est à moi de réparer son tort! » *et le partage de la succession (assure un biographe anonyme qu'il nous est fort agréable de croire) se fit par portions égales.*

La célèbre comtesse de Genlis, qui s'occupait déjà de l'éducation des jeunes princesses, petites-filles de M. le duc d'Orléans, fut appelée, sur sa demande, en 1782, à diriger aussi celle des princes. M. de Bonnard, ne jugeant pas opportun de modifier son système personnel, dut se retirer, à son vif regret; sa retraite si honorable lui valut de nombreuses sympathies. — Il reprit alors du service dans l'armée.

Au mois d'août 1784, voyageant en Bourgogne, accompagné de sa charmante femme et de son fils aîné, le chevalier voulut faire inoculer cet enfant à Semur. Il gagna la petite vérole en restant constamment près de son fils, comme il l'avait fait lors de l'inoculation des princes, et, le 24 septembre 1784, il succomba prématurément. Quatorze ans plus tard sa femme mourut, très jeune aussi, dans des circonstances analogues. Elle était âgée de seize ans à peine quand elle épousa l'aimable officier-poète.

III

Au XVIIIe siècle, et surtout à la fin, les petits vers étaient extrêmement répandus. L'abbé Raynal, — qui a rédigé les années 1753, 1754 et 1755 de la CORRESPONDANCE *de Grimm, — écrivait dans ce curieux recueil, le 15 août 1753 : « On entend souvent dire : le siècle est prosaïque; on ne veut plus de vers, on ne les lit plus. Cette plainte est d'autant plus mal fondée qu'il n'y a point d'homme du monde aujourd'hui qui ne fasse des vers pour s'amuser, pour chanter sa maîtresse et ses amis : le goût de la poésie est donc général. »*

Raynal avait cent fois raison, et, parmi les hommes d'esprit qui rimaient agréablement et facilement, il y a un peu plus de cent ans, le chevalier de Bonnard

mérite une place hors ligne. Sa sincérité et sa chaleur d'âme donnent à ses épîtres légères et à ses madrigaux un intérêt spécial. Contrairement à l'usage de la jeunesse élégante d'alors, sa vie était régulière. — Dans une épître du comte de Cassini, adressée à MM. de Pesay, Bertin et Bonnard, soupant chez M. Dorat[1], *on trouve cette alerte strophe, où un juste hommage est rendu aux solides et séduisantes qualités du chevalier :*

Toi, Bonnard, parle-nous raison.
Parler raison ! oui, même à table,
Cette raison peut être aimable
Et n'être pas hors de saison.
De Bonnard, de l'aimable sage
Dont j'aime les mœurs et les vers,
Raison, emprunte le langage ;
Tous les cœurs te seront ouverts.

*En outre de l'*ÉPITRE A BOUFFLERS, *on doit mentionner, parmi les meilleures poésies de Bernard de Bonnard, celles qui ont pour titre :* A UN AMI REVENANT DE L'ARMÉE, *et* A UN NOUVEAU MAJOR. *L'*ÉPITRE A ZÉPHIRINE, *fort réussie, est supérieure aux*

---

1. Nous avons publié les *Œuvres choisies* du célèbre auteur des *Baisers* dans la collection des *Petits Chefs-d'œuvre*. Notre introduction, assez étendue, contient bon nombre de détails précis sur le chevalier Dorat, qui, après avoir longtemps mené une existence des plus brillantes et des plus agitées, mourut pauvre, et, pour ainsi dire, abandonné.

compositions légères et attrayantes de Dorat et de Pesay sur le même sujet. Les vers A MADAME LA MARQUISE DE POLIGNAC *sont originaux et remplis de mouvement et de grâce. — Du reste, il vaut mieux ne rien signaler de plus. Nous croyons devoir laisser au lecteur le plaisir de rencontrer, chemin faisant, bon nombre d'autres ravissantes pages de notre poète, dont le talent aimable fut si apprécié par ses contemporains.*

A propos d'une des très jolies pièces du volume, reproduisons, par exemple, quelques lignes malicieuses et amusantes de La Harpe, datées de juillet 1791 :

« *Bonnard avait le défaut d'être un peu louangeur. Dans son* ÉPITRE A DORAT, *il dit :*

Cher fripon, ne me cache rien :
Que fais-tu de tes deux maîtresses?

« *Et le cher fripon lui répond :*

Il s'est enfui, le temps *des deux maîtresses.*

« *Voilà du moins ce qu'on lit dans le recueil de Bonnard, où l'on a inséré la réponse de Dorat; mais on n'a pas oublié qu'il y avait d'abord :*

Que fais-tu de *tes cinq maîtresses?*

« *Et* LES CINQ MAITRESSES *se trouvaient aussi dans*

la première édition de la réponse de Dorat. On se permit d'en rire un peu. Que fit-il? Dans une édition subséquente, il substitua deux *à* cinq, *et le public de rire encore plus de cette modeste suppression. Que fit encore l'auteur dépité? Dans une troisième édition, il remit bravement* LES CINQ MAITRESSES, *en dépit des envieux et des rieurs. Il avait raison : il ne lui en coûtait pas plus pour les* cinq *que pour les* deux; *tout cela était l'affaire d'un trait de plume. Où est le temps où toutes ces bagatelles faisaient la nouvelle du jour, l'entretien des soupers et l'aliment de l'esprit de parti, qui n'avait pas alors d'autres ressources? Si Dorat eût vécu jusqu'à ce jour, il serait étrangement désorienté. »*

IV

Le chevalier de Bonnard avait pour coutume de noter, presque chaque jour, ses impressions et ses souvenirs. La façon rapide et souvent négligée dont ces pages furent écrites prouve qu'il considérait ce manuscrit comme tout à fait intime. On n'en a donc publié que quelques courts extraits au siècle dernier. — Il renferme pourtant des choses exquises au double point de vue de la délicatesse et de l'élévation des sentiments et de la bonté du cœur. — Nous ne saurions

mieux finir notre introduction qu'en donnant un fragment de ces confessions d'un galant homme, qui sut se faire aimer et estimer des meilleurs esprits, en se montrant, dans les occasions sérieuses, plein de jugement, de droiture et de sage modération; toujours ami de la vérité, et prêt à obliger autrui sans désirer la moindre récompense :

« On ne croit plus aux grandes choses, à ce qui est honnête, à ce qui est beau, à ce qu'on admire dans l'antiquité, au sacrifice de son intérêt, de sa vie, à l'abandon de soi-même pour l'utilité de son pays et des hommes. L'enthousiasme est presque devenu ridicule. Si un jeune homme dit qu'il eût été Romain à Rome, Spartiate à Lacédémone, qu'il sacrifieroit encore sa vie et son bien pour son pays, on ne le croit pas, on en rit, et on lui prédit qu'il changera... Il faut mourir pour persuader de grandes choses, et, après cela, on calomnie votre mort et votre vie. Quel siècle que celui où l'on ne croit plus à la vertu, à l'enthousiasme de l'amitié, à ce qui est beau, à ce qui est honnête! Platon! qu'est devenu ce beau moral pour qui tu as enflammé ma jeune âme? O Brutus! ô Caton! est-il bien vrai qu'il soit impossible de vous ressembler?... Je disois hier que je donnerois volontiers ma vie pour de l'argent, si la somme étoit forte, si j'avois la liberté d'en disposer en actes de bienfaisance générale et particulière, en établissemens utiles, ou pour enrichir mes amis et soulager

un grand nombre de malheureux, enfin pour être utile : on se moquoit de moi; on ne me croyoit pas... Eh quoi! je m'expose à mourir obscur et ignoré, et je n'achèterois pas de ma mort la gloire d'être longtemps utile!... Je disois que, si je gagnois cent mille écus à la loterie, j'en donnerois la moitié pour bâtir le pont de Semur-en-Auxois, c'est-à-dire pour faire la dépense la plus avantageuse au pays qui m'a vu naître; que je partagerois le reste avec mes frères : on ne me croyoit pas... Que je serai vil à mes yeux le jour où ces grands sentimens cesseront d'élever mon âme! Que je meure avant le jour où je ne serai plus capable d'une action généreuse, d'un dévouement noble!... Entendrez-vous ce qu'on dira de vous quand vous n'y serez plus? — Qu'en ai-je besoin? Eh bien, oui! je l'entendrai; mon âme jouira encore du bien qu'elle aura fait; et quand l'homme mourroit tout entier, quel moment dans la vie est comparable à celui où l'on jouit de la volupté qu'on ressent à faire une belle action? »

Certes, voilà une page chaleureuse, et des plus sincères. Elle n'a pas besoin d'être commentée!

Un dernier détail, dont nos lectrices nous sauront gré. — Le chevalier de Bonnard, — mort, hélas! avant d'avoir atteint sa quarantième année, — était aussi favorisé au physique qu'au moral. Sa figure ravissante peignait son âme. Ses yeux, grands et bien

ouverts, brillaient d'un poétique éclat et disaient sa franchise absolue; sa bouche, d'un dessin très pur, semblait faite pour le sourire.

Maintenant que le poète vous est connu, lisez ses vers!

ALEXANDRE PIEDAGNEL.

ŒUVRES CHOISIES

DU CHEVALIER

DE BONNARD

ÉPITRE

A M. le chevalier de Boufflers.

Tes voyages et tes bons mots,
Tes jolis vers et tes chevaux
Sont cités par toute la France ;
On sait par cœur ces riens charmans
Que tu produis avec aisance ;
Tes pastels frais et ressemblans
Peuvent se passer d'indulgence :
Les beaux esprits de notre temps,
Quoique s'aimant avec outrance,
Troqueroient volontiers, je pense,

Et leurs drames et leurs romans
Pour ton heureuse négligence,
Et la moitié de tes talens.
Mais, pardonne-moi ma franchise,
Ni tes tableaux ni tes écrits
N'équivalent, à mon avis,
Au tour que tu fis à l'Église.
Nos guerriers, la ville et la cour,
Admirant ta métamorphose,
Battirent des mains tour à tour;
La Gloire en sourit, et l'Amour
Crut seul y perdre quelque chose.

On a tant célébré Grammont,
Son esprit, sa gaîté, ses grâces:
Il revit en toi; tu remplaces
Le héros de Saint-Évremont.
Les Ris le suivirent sans cesse,
Et sur son arrière-saison
Semèrent des fleurs à foison,
Comme aujourd'hui sur ta jeunesse.
En vain le Temps, de son poison,
Voudroit amortir ta saillie:
Tu donnerois à la raison
Tous les grelots de la folie.

Jouis bien d'un destin si beau;
Sûr de plaire et toujours nouveau,

Brille dans nos camps, à Cythère;
Chante les plaisirs et Voltaire;
Lis Végèce, Ovide et Folard,
Et vois les lauriers du Parnasse,
Unis aux palmes de la Thrace,
Couvrir ton bonnet de housard.
Garde ton goût pour les voyages,
Tous les pays en sont jaloux,
Et le plus aimable des fous
Sera partout chéri des sages.
Sois plus amoureux que jamais;
Peins en courant toutes les belles,
Et sois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.

RÉPONSE

DE M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS

On me l'avoit bien dit : tout flatteur est pervers,
Et le miel qu'il distille est un poison caustique.
En feignant d'admirer mes vers,
Les vôtres en sont la critique.
Vos éloges ne m'offrent rien

Dont ma vanité ne s'attriste;
Vous me louez beaucoup, mais vous louez trop bien,
Et je me sens battu par mon panégyriste.

ÉPITRE SUR L'ENNUI

*A Madame la comtesse de ***.*

Sur bien des choses dans la vie
Je suis un peu pyrrhonien;
Je ne sais trop si c'est un bien,
Mais enfin c'est là ma folie.
J'entendois parler chaque jour
D'un personnage d'importance
Qu'on cherche et qu'on fuit tour à tour,
Que l'on déteste et qu'on encense.
Fixé par état à la cour,
Traînant avec pompe à sa suite
L'étiquette et la dignité,
Sur son passage il met en fuite
Les plaisirs et la liberté,
Et va, sous le dais qu'elle habite,
Faire bâiller la majesté.
Étendant plus loin sa puissance,
De l'auguste palais des rois

Il vient fort bien, sans qu'on y pense,
Troubler, dans un cercle bourgeois,
Le gros rire de la finance.
Sur tous les rangs il a des droits,
Et son empire est sans limites;
Souvent, dans un cours de visites,
On le rencontre en vingt endroits.
La jeune duchesse à sa porte
Le consigne inutilement :
Jusqu'à son boudoir, sans escorte,
Il s'introduit furtivement,
Et, sur un sopha feuille-morte,
Se place entre elle et son amant.
Dans cette maison magnifique,
Dans ce salon voluptueux,
Que l'art le plus ingénieux
Orna par sa vertu magique;
Quand, loin d'un monde curieux,
De nos modernes la musique
Anime un repas somptueux;
Quand à le braver on s'applique,
On le voit entrer à pas lent,
Et dans l'assemblée, à l'instant,
Verser son pavot léthargique.
Dès le matin, courant Paris
Dans une élégante voiture,
Au spectacle, au milieu des Ris,
Dans un souper fin chez Laïs,

Le soir, il porte sa figure.
Quelquefois, dans de vieux châteaux,
Sur de vieux titres de noblesse,
Il rit des orgueilleux propos
D'une gothique politesse.
Il se plaît auprès des mamans;
Il attaque à quinze ans les filles;
Il se glisse, à travers les grilles,
Dans tous les dortoirs des couvens.
Dans les fauteuils des vieux parens,
Il endort nombre de familles
Par des récits de l'ancien temps.
Il paroît, et se multiplie,
Sous cent visages différens
De prédicateurs, de savans,
De robins, d'actrice jolie;
Parfois même, à ce que l'on dit,
On l'entend à l'Académie
Parler avec beaucoup d'esprit;
Il laisse rire le village,
Où jamais il n'eut grand crédit,
Et fuit le cabinet du sage.
Cet être bizarre est l'Ennui.
Quoiqu'en tous les coins de la France
On ne m'entretînt que de lui,
Je doutois de son existence;
Je ne sais pourquoi jusqu'ici,
Fronçant loin de moi son sourci,

Il respecta mon indolence;
Au sein des plaisirs les plus doux,
Ce n'est sûrement pas chez vous
Que j'en ai fait la connoissance.

Mais, depuis ce moment d'adieux
Où, tâchant de cacher mes larmes,
Pour un devoir fastidieux
Il fallut quitter tant de charmes,
Le matin, le soir et la nuit,
Certain du succès de ses armes,
Partout, sans relâche, il me suit.
Loin de vos charmantes demeures,
Le froid Ennui file ces heures
Que vous m'y faisiez oublier;
Le Temps, qui dans sa marche égale
Décrit leur cercle régulier,
Pour en allonger l'intervalle,
Semble arrêter son balancier.

Moi qui faisois ma grande affaire
D'une paisible oisiveté,
Qui savois si bien ne rien faire,
Aujourd'hui je suis tourmenté
Par ce repos qui sut me plaire;
L'action devient nécessaire
A mon esprit inquiété.

Si je me vois seul, je soupire,
Je deviens chagrin et rêveur;
Pour tromper le temps veux-je lire,
Je maudis le livre et l'auteur;
Je me trouve, s'il faut écrire,
Et sans idée et sans chaleur.
Nos femmes, qu'ici l'on admire,
Me paroissent à faire peur;
Nos beaux esprits, qui les font rire,
Ne me donnent que de l'humeur :
Rien ne peut charmer ma langueur.
Je cherche, en ce qui m'environne,
Votre raison, votre beauté,
Les charmes de votre personne,
Ce tour que la nature donne,
Votre aimable naïveté,
Le sel heureux qui l'assaisonne;
Mais vous seule avez le moyen
D'unir tant de grâces ensemble;
Je ne vois rien qui vous ressemble.
Mes souvenirs font tout mon bien.
D'après cette légère image,
Jugez de l'état de mon cœur,
Et reconnoissez votre ouvrage.

Poursuivi par un mal rongeur,
Poison de l'âme appesantie,
Le sombre Anglois vient parmi nous,

En respirant un air plus doux,
Retrouver l'amour de la vie.
Je vais vous rejoindre demain;
Si vous fûtes, jeune Sylvie,
La cause de ma maladie,
Soyez aussi mon médecin.

ÉPITRE

A Zéphirine.

Oui, mon départ est arrêté;
Je vais vivre loin de tes charmes,
Et n'en suis pas fort attristé :
Je crois bien que, de ton côté,
Tu n'en verseras point de larmes.
Moi, j'ai mesuré ma douleur
Sur celle de ma Zéphirine;
Hélas! en ce commun malheur,
Nous choisirons, je le devine,
Le plaisir pour consolateur.

Au vrai, que deviendroient les belles,
Si, pour un rien broyant du noir,
Chaque amant qui prend congé d'elles

Les réduisoit au désespoir?
Il en fut des douleurs mortelles,
Mais autrefois! Dans le vieux temps,
Les princesses étoient fidèles,
Et les sièges duroient dix ans.
Les femmes, en ce siècle sage,
Maîtrisant les événemens,
Et mieux instruites par l'usage,
Perdront, s'il le faut, vingt amans,
Mais ne perdront jamais courage.
D'après leurs sublimes leçons,
Qu'elles nous ont appris à suivre,
S'est formé l'art du savoir-vivre
Dans le beau siècle où nous vivons.
Cet art profond et nécessaire,
O Zéphirine, c'est à toi,
Aux jolis tours que tu sais faire,
A tes leçons que je le doi;
Tes maximes ont su me plaire,
Et ta conduite a fait ma loi.
L'exemple est si puissant sur moi!
J'étois... (j'en rougis quand j'y pense)
J'étois un berger du Lignon,
Aimant jusqu'à l'extravagance,
Traitant la moindre liaison
Comme une affaire d'importance,
Enfin ce qu'on appelle en France
Un homme à grande passion,

Sur mon compte apprêtant à rire,
Bien ridicule et bien dupé,
Souffrant chaque jour le martyre,
Et n'étant jamais détrompé.
Je te vis; tu venois d'éclore
Pour le monde et pour les amours;
Plus fraîche qu'on ne peint l'Aurore,
Belle et brillante sans atours,
Tu me parus novice encore,
Ne voulant pas l'être toujours.
Soudain je désire et j'adore.
Taille de nymphe, dix-sept ans,
Grands yeux bien noirs, un air de fête,
Propos sans suite, mais charmans,
Tout cela me tourne la tête,
Et porte le feu dans mes sens.
Tu distingues mon tendre hommage;
Mes désirs, mes transports brûlans,
Passent dans ton sein; tu te rends;
L'Amour achève son ouvrage.
Ah! Zéphirine, quels momens!
Quels effets sur moi devoient faire
Ta piquante ingénuité,
Cet abandon de volupté
Qui me sembloit involontaire,
Et ta jeunesse et ta beauté;
Ces caresses toujours actives,
Ces soupirs de feu, ces élans,

Et ces sensations si vives
Que je croyois des sentimens!
J'étois enivré de ma flamme;
Je m'en pénétrois à loisir;
Et la vanité, dans mon âme,
Se glissoit avec le plaisir.
Mais l'ivresse ne dura guère;
Quand je croyois mieux te tenir,
Tu m'échappas : je vis finir
Mon beau triomphe imaginaire.
Chaque jour des amans nouveaux
Te trouvoient charmante et crédule;
Hélas! tu n'eus point de scrupule
De les rendre tous mes égaux;
Et j'eus, comme autrefois Hercule,
Des compagnons de mes travaux.
D'abord, en mon humeur altière,
Indigné de voir mes rivaux
Entrer ainsi dans la carrière,
Sentant mes forces et mes droits,
J'allois, sur ton humeur volage,
Crier, menacer, faire rage;
Mais je raisonnai cette fois :
Raisonner, c'est presque être sage.

« Modérons les transports fougueux
Que mon cœur jaloux fait paraître,
Me dis-je, et, si je fus heureux,

N'empêchons personne de l'être.
Ah! n'enchaînons point la beauté :
Aimons et jouissons par elle,
Mais respectons sa liberté ;
Il faut qu'elle soit infidèle
Pour répandre la volupté.
Satisfaits de ce qu'elle donne,
Recevons ses bienfaits si doux,
Comme le jour, qui luit pour tous,
Sans appartenir à personne. »
Depuis l'instant qui m'a changé,
De ma gothique frénésie,
Grâce à tes soins, bien corrigé,
Sans humeur et sans jalousie,
Jugeant de tout d'après tes lois,
Je n'ai vu dans tes goûts rapides,
Dans le caprice de tes choix,
Que l'amour des plaisirs solides.
J'ai dit : « Cette femme ira loin
Quelque jour en philosophie,
Puisque, sans avoir eu besoin
D'aucune étude réfléchie,
Sentant les erreurs de Platon,
Et voyant l'amour comme un sage,
Par un pur instinct de raison,
Elle est de l'avis, à son âge,
De Lucrèce et du grand Buffon. »
Ah! que Paris soit ton théâtre!

Là, ton sexe aimable, enchanteur,
Trompé tour à tour et trompeur,
Donnant des lois qu'on idolâtre,
Charme l'esprit plus que le cœur.
Là, plus d'une belle volage
En sait peut-être autant que toi
Sur l'amour et sur son usage ;
Mais je jurerois bien, ma foi,
Que nulle n'en sait davantage.

Adieu donc, puisqu'il faut partir.
Je cours en toute diligence
Dans la capitale de France
Achever de me convertir.
Toi, pendant ce temps, sacrifie
Plus d'une hécatombe à l'amour ;
Que sur ta douce fantaisie
Chacun ait des droits à son tour!
Après cinq ou six mois d'absence,
Je puis sans doute me flatter
Que tu voudras bien me traiter
Comme nouvelle connoissance.

ÉPITRE

A mon ami revenant de l'armée.

Ainsi donc la terre respire!
De concert, vainqueurs et vaincus,
Ennuyés de s'entre-détruire,
Ferment le temple de Janus,
Et la paix revient nous sourire.
Louis, arborant l'olivier,
N'a plus besoin de ton courage;
Tu vas, regagnant ton village,
Au pas tardif d'un vieux coursier,
Et fatigué, comme on peut croire,
Des maux que cause à ses amans
Cette déesse de mémoire,
Tu rapportes après cinq ans
Quelques dettes et de la gloire.
Enfant chéri de tes parens,
Qu'aujourd'hui leur bonheur commence.
Ils ne craindront plus désormais
Que tous les lauriers de la France
Soient changés pour eux en cyprès.
En bénissant la destinée,
On dit chez eux chaque matin :
« Nous le verrons dans la journée! »

Le jour passe : on attend en vain
L'heure qu'on avait espérée,
Et l'on s'attriste la soirée,
En désirant le lendemain,
Qui fuit de même... Mais enfin,
Cet objet d'une amour si vive,
Ce fils si longtemps attendu,
Il s'approche d'eux, il arrive,
Et tu vas leur être rendu.
Pour eux, pour toi, quelle allégresse!
Quel doux moment que ce retour!
L'heureux tableau de ce grand jour
A mon esprit s'offre sans cesse.
Cher ami, je sens ton ivresse;
Ta joie... est aussi dans mon cœur;
Elle m'anime, elle m'inspire,
Et, m'échauffant de ton bonheur,
Elle me force à le décrire.

L'ombre, de ses voiles épais,
Couvre encor l'étendue immense :
La nuit au loin règne en silence;
Toute la nature est en paix;
L'avarice même sommeille :
En proie aux désirs inquiets,
Toi seul crois que le jour est près,
Et ta voix en sursaut éveille
L'hôte, l'hôtesse et les valets.

« Eh! mais, Monsieur, on n'y voit goutte;
Le coq n'a pas encor chanté.
— N'importe!... » Te voilà botté
Et bientôt après sur la route.
En vain pressant ton palefroi,
L'animant de ta voix guerrière,
Veux-tu le pousser devant toi :
Il baisse l'œil et la crinière,
Marche en glissant sur les frimas,
Et perce l'ombre à petits pas.
Mais l'Aurore à peine s'apprête
A nous lancer ses premiers feux
Que je te vois piquant des deux,
De temps en temps levant la tête,
Le serrer d'un genou nerveux,
Et galoper jusqu'à la crête
D'un mont étroit et raboteux.
De là, ton œil ambitieux
Dans le lointain cherche le faîte
Du séjour de tes bons aïeux,
Et, pétillant d'impatience,
Confondant les objets entre eux,
Voudroit calculer la distance,
Et la juge d'après tes vœux :
Semblable au jeune Télémaque,
Tu penses que l'île d'Ithaque
Fuit devant un fils malheureux.

Mais quel est ce pin sourcilleux
Qui jette son front dans la nue,
Et semble menacer les cieux?...
Tu le reconnois : à sa vue
Tu sens ton âme tressaillir;
Ta joie éclate : de plaisir
Ton œil se mouille, tu t'écries :
« Ah! ce n'est plus un vain espoir!
Lieux charmans, campagnes chéries,
C'est vous, c'est vous que je vais voir! »
Ton attente n'est pas déçue :
Déjà semblent se rapprocher
Ces objets que, dans l'étendue,
Tes yeux errans alloient chercher;
Déjà la pointe du clocher
Dans l'air te paroît suspendue;
Bientôt tu vois ses alentours;
Bientôt il n'est plus de barrières
Qui puissent te cacher les tours
Du vieux château de tes grands-pères.
A leur aspect, quels mouvemens
Dans ton cœur s'empressent d'éclore!
C'est là que ta première aurore
Fit le bonheur de tes parens;
C'est là que les soins caressans
De leur tendresse vigilante
Firent dans ton âme naissante
Germer les plus doux sentimens;

C'est là que depuis ton absence
Ils ont compté tous les momens.
Vois-tu leurs bras s'ouvrir d'avance?
Ils t'appellent, tu les entends.
Ton coursier bondit et s'élance,
Voit le but, et reprend vigueur.
On se range sur ton passage;
On te salue, on t'envisage;
Chacun se dit : « C'est Monseigneur! »
Toi, tu ne réponds à personne;
Demain, tu leur diras bonjour;
On parle, tu fuis, on s'étonne;
Le pont-levis sous toi résonne :
Te voilà dans la grande cour.

Dans un salon vaste et commode
De leur château peu régulier,
Tes parens, à la vieille mode,
Entourent un large foyer.
Les dames sont à leur ouvrage;
Quelques amis du voisinage
Et le bon curé du village,
Assis près du feu sans façon,
Règlent l'État, parlent d'affaire,
Du chaud, du froid, de la saison,
Puis des impôts, puis de la guerre,
Et puis du fils de la maison.
Mais un bruit soudain les fait taire :

Chacun se lève avec transport,
Court à la fenêtre, et d'abord
Regarde, doute, considère :
« C'est lui ! le voilà ! c'est Valfort ! »
Tous volent à toi, père, mère,
Avant eux ton aimable sœur :
« C'est toi, mon fils!... c'est toi, mon frère!...
Nous parlions de toi, j'avois peur...
Ah ! mon fils, enfin je t'embrasse,
Dit ton père, je te revoi !
Quoi ! cinq ans !... mais tu tiens ma place,
Et je te devois à mon roi.
Mon fils, je suis content de toi;
Tu seras digne de ta race,
Poursuis... » Une douce chaleur
De ses sens ranime la glace;
En te parlant, sa noble face
Brille du feu de la valeur;
C'est l'œil fier du dieu de la Thrace,
D'un père heureux c'est la douceur;
Entre ses bras il t'entrelace,
Et tu sens palpiter son cœur.
Ta mère, te fixant sans cesse,
Soupire, rit, pleure à la fois :
« Est-ce un rêve de ma tendresse?
Dit-elle, est-ce lui que je vois? »
Voisins, amis, chacun s'empresse,
Et, se livrant au sentiment,

Te disant tout ce qu'il inspire,
T'embrasse, te fait compliment,
Et se hâte de te conduire
En triomphe à l'appartement.
Mais ta sœur précipitamment
Saisit ton bras, elle le serre
Contre le sien... « Ce pauvre frère!...
Qu'un jour de l'autre est différent!
Que j'étois triste d'ordinaire!
Et que je suis aise à présent!
Es-tu bien las?... te suis-je chère?...
A propos, tu ne m'écris guère;
C'est mal, à moi qui t'aime tant!... »
On entre, on s'assied, on te presse;
Sur ton visage épanoui
Se peint le bonheur et l'ivresse.
On t'interroge, on te caresse :
Tu ne réponds ni non ni oui;
Ton cœur, rempli par la nature,
Est pénétré de tous ses droits;
Il jouit!... sa volupté pure
T'ôte l'usage de la voix.
Arrive ce valet fidèle
Qui prit soin de tes premiers ans;
Le rire en ses yeux étincelle;
Il hâte ses pas chancelans :
« Quoi! c'est Monsieur! que je le voie!
Qu'il est grand! qu'il étoit petit!

Béni soit Dieu qui le renvoie!
Qu'il est bien avec cet habit!
Ah! combien Madame a de joie!
Combien j'en ai! »

Nœuds enchanteurs!
Amitié! nature! patrie!
Que celui qui vous injurie
N'éprouve jamais vos douceurs!
Régnez sur mon âme attendrie.
Qu'il me soit toujours inconnu
Le mortel qui, sans être ému,
Prononce le nom de sa mère,
Embrasse un ami d'un œil sec,
Et ne sourit pas à l'aspect
De la cabane de son père!

ÉPITRE

A M. le marquis de Bercy.

C'est à toi qu'il convient d'écrire
En belle prose, en jolis vers,
Toi dont l'esprit est sans travers
Et que la raison même inspire,

Homme aimable autant qu'éclairé,
Père tendre, époux adoré,
Qui, maîtrisant les destinées,
Libre habitant des plus beaux lieux,
Vois dans tes loisirs studieux
S'enfuir tes rapides journées,
Et sais aimer et vivre heureux
Dans le calme délicieux
Des passions bien ordonnées.
Quant à moi, toujours reporté
Vers les erreurs du premier âge,
Hélas! j'ai bien la volonté,
Mais non la force d'être sage.
Aussi conçois-tu mes regrets?
Connois-tu ma peine cruelle?
Des deux femmes que j'adorais,
L'une déjà m'est infidèle;
Et, soit dit entre nous, je voi
Qu'un mien ami l'a rendu telle;
Et l'autre, coquette rebelle,
Qui sembloit s'offrir à ma foi,
De mes seuls hommages avide,
Aujourd'hui qu'elle se décide,
Ne se décide point pour moi...

Et puis fiez-vous à ces dames!
Croyez à leurs constantes flammes!
Hélas! en vivant sous leurs lois

J'apprends, par plus d'une infortune,
Qu'elles nous échappent vingt fois,
Sans que nous leur échappions une.
Que de revers! que d'embarras!...
Pourtant je ne m'en pendrai pas.
Sous ma surface assez frivole,
Je réfléchis de loin à loin,
Et de temps en temps, au besoin,
La réflexion me console.
Je me suis dit : Pourquoi vouloir
Que l'on t'adorât sans te voir?
C'est aussi par trop d'exigence;
Dieu le commande en vain pour soi.
A notre foible intelligence,
Il faut, malgré Dieu, malgré toi,
Un objet de culte en présence.
Si ton ami plaît aujourd'hui,
Tant mieux! jouis de sa victoire;
Eh! qui peut t'empêcher de croire
Que c'est toi seul qui plais en lui?
Ces rapports, cette convenance,
Par où vos deux cœurs sont unis,
Ta maîtresse les a saisis :
Elle aime en lui ta ressemblance;
D'ailleurs c'est l'usage à Paris.
Une femme à celui qu'elle aime
Ne se livre point à demi,
Et le prouve en aimant de même,

Tôt ou tard, son meilleur ami...
Quant à la belle un peu maligne,
Quant à l'amant prédestiné
A lui paroître le plus digne,
Ma foi! je leur ai pardonné;
Parce qu'entre nous je soupçonne,
A travers ses yeux ingénus,
Qu'étant belle comme Vénus,
Elle est de même un peu friponne;
Et si l'hiver, suivi des jeux,
A Paris bientôt la ramène,
Mon rival et moi dans ces lieux,
Dépouillant soudain toute haine,
Nous nous trouverons trop heureux
Qu'elle veuille prendre la peine
De nous bien tromper tous les deux.
Je vivrai dans cette espérance.
En attendant ces doux momens,
Pour charmer mon impatience,
Pour tromper l'amour et le temps,
Je bois et ris en assurance.
Je vois et j'entends M***;
C'est pour galoper sur sa trace,
Pour le suivre depuis trois mois,
Que j'ai déserté du Parnasse,
Et quitté mes auteurs de choix,
Tacite, Xénophon, Horace;
Mais je n'y perds rien cette fois:

En génie, en talens, en grâce,
Il les égale, il les surpasse,
Et lui seul les vaut tous les trois.
Guidé par lui dans la carrière,
Je parcours ces champs du Hainaut,
Théâtre fameux de la guerre,
Où le sang humain à grand flot
Féconda si souvent la terre,
Et rougit les bords de l'Escaut.
En m'instruisant dans l'art sublime
Où l'on admire les héros,
Je conviens qu'il fait bien des maux,
Et que la gloire est un grand crime;
Je la condamne dans mon cœur;
Mais, malgré mon cœur, je l'estime,
Et brigue le fatal honneur
D'être quelque jour sa victime.

Ainsi chez nous tout est erreur,
Illusion, inconséquence.
L'éclat nous tient lieu du bonheur;
On ne sait jamais ce qu'on pense;
Louant et blâmant tour à tour,
Nous n'agissons que par saillie;
La gloire et l'amour sont folie :
On aime la gloire et l'amour.

A M. LE COMTE DE B...

D'une tranquille indifférence
La raison souvent doit s'armer :
Il faut voir avec patience
Ce que l'on ne peut réformer.
Le Temps rapide, qui sans cesse
A grands pas s'éloigne de nous,
Emporte, hélas! avec vitesse
Nos plaisirs si courts et si doux.
Dans sa course toujours nouvelle,
Loin d'être jamais arrêté,
La triste voix qui le rappelle
Augmente sa vélocité.

Il est trop vrai : nous finissons
Presqu'au moment qui nous voit naître.
Entre les jeux et les chansons,
A peine, hélas! nous commençons
A sentir la volupté d'être :
La raison vient nous apparaître,
L'ennui la suit, nous vieillissons.
Mais il est toujours pour le sage
Des fleurs en toutes les saisons,

Et le plaisir a plus d'un âge.
Quand vous jouissiez autrefois
Du beau talent d'être volage,
Avoir deux femmes, souvent trois,
N'étoit pour vous qu'un badinage.
Vous en aimiez auprès des rois,
A Paris, et même au village,
Les trompant toutes à la fois.
Vos désirs, satisfaits sans cesse,
Renaissoient pour se varier :
Chaque jour nouvelle maîtresse,
Chaque jour nouveau créancier.
Pour vous guérir de cette ivresse,
Qu'il n'est pas aisé d'oublier,
Un vieux oncle en mourant vous laisse
Château, terres et mobilier.
Je sais ce que vous allez faire :
D'abord calculer et payer,
Changer, bâtir, jeter par terre,
Comme le doit un héritier;
Puis, au lieu de la pruderie,
De l'imposante gravité
Qui toujours conte et nous ennuie
Des vieux faits de sa vanité,
Dans votre séjour enchanté
Unir en bonne compagnie
Les bons mots, la douce gaîté,
A la jeunesse, à la folie,

Et surtout à la liberté.
Comte, entre nous, si quelque belle
Vouloit vous aimer tendrement,
Ne pouvant plus être inconstant,
Vous feriez bien d'être fidèle.
On revient de l'ambition;
De chimères longtemps avide,
A rire de l'illusion
Notre esprit enfin se décide;
Tout ce qu'on nomme passion
Dans le cœur ne laisse qu'un vide;
L'amitié seule le remplit;
Du sage elle entend la prière,
Vient régir son âme, y survit
A la vanité mensongère,
Et ne garde dans son réduit
Qu'un peu de place pour son frère.

A M. DU P... D...

CAPITAINE D'ARTILLERIE A L'ARMÉE DE CORSE

Honneur aux vainqueurs de la Corse!
Malgré leur île et ses cailloux,
Nos ennemis ont du dessous :

Le vrai courage fait la force.
Quant aux femmes de ces hiboux,
Qui, dit-on, n'étoient pas cruelles,
Ami, je suis fâché pour vous
Que vous n'ayez rien fait pour elles.
Je sais qu'elles n'étoient pas belles :
Mais quoi! faut-il tant d'agrémens,
Tant de grâce, tant de jeunesse,
Pour avoir des droits sur vos sens?
On ne doit connoître à vingt ans
Ni de laideur, ni de vieillesse.
Je dis plus : braver la laideur,
Au plaisir préférer la gloire,
Caresser un objet d'horreur,
C'est remporter une victoire;
Et, pour un François plein d'ardeur,
De courtoisie et de valeur,
Seroit-ce donc la mer à boire?
Vous savez ce que fit Robert
Pour cette bonne fée Urgèle;
De tout ce qu'il avoit souffert
Il fut récompensé par elle.
Ah! que n'étiez-vous plus galans!
La Corse eût chéri la mémoire
De ces aimables insolens,
Qui savoient rire, vaincre, boire,
Et faire de jolis enfans.
Le sexe en eût écrit l'histoire;

Et les filles de soixante ans,
La lisant et n'osant la croire,
Auroient regretté le bon temps.
Mais votre respect malhonnête
Vous brouille avec tout ce canton;
Dans un siècle, en hochant la tête,
Au souvenir d'un tel affront :
« Ils savoient vaincre, dira-t-on,
Mais non jouir de leur conquête. »

A MADAME DE...

EN LUI ENVOYANT *LES CŒURS* DU CHEVALIER DE BOUFFLERS

Si l'on en croit ces vers charmans,
Boufflers est en amour un matérialiste.
Que n'ai-je encor mes dix-sept ans!
J'aurois trouvé mon moraliste.
Notre âme alors est dans nos sens;
Le temps, qui fait tout, l'en dégage;
Il épure nos feux, qu'il rendra moins ardens;
De nos sensations il fait des sentimens,
Et l'homme plus heureux jouit de son ouvrage.
Oui, sans doute, le cœur qu'a célébré Boufflers

A ma combustible jeunesse
Commandoit à tort, à travers.
L'âge m'a fait présent d'un cœur d'une autre espèce.
C'est à lui que je dois mes plaisirs et mes vers;
Il est sensible et tendre avec délicatesse;
Esprit, grâces, talens, tout a sur lui des droits;
Mais, parmi cent objets, son tact avec justesse
Sait en distinguer un qu'il doit aimer sans cesse;
Il parle, et l'autre cœur obéit à sa voix.

Pour jouir d'une double ivresse
Ici-bas tout mortel a-t-il deux cœurs en soi?
J'en ai douté longtemps, Zulmé, je le confesse,
Mais j'en suis assuré depuis que je vous voi.

A MADEMOISELLE DE FL...

QUI PRÉTENDOIT QU'IL N'EXISTOIT PAS D'AMANS CONSTANS

Il n'en est point, de cœurs constans!
Belle cousine, quel blasphème
Dans une bouche de vingt ans!
Grâce à ce maussade système,
J'entends le peuple des amans

Sur toi crier à l'anathème !
Dans l'âge heureux des agrémens,
Dans le moment de la tendresse,
Avec tes grands yeux si touchans,
Remplis de feux et de finesse,
Cette démarche de déesse,
Dont la douce légèreté
Fait mieux remarquer la noblesse,
Ce sourire non concerté,
Cette fraîcheur de la jeunesse,
Qui ressemble à la volupté;
A tous les cœurs sûre de plaire,
Tu serois la seule bergère
Qui crût à l'infidélité.
Va, crois-moi, change de langage :
L'Amour est le dieu de ton âge,
Laisse-lui tous ses attributs;
Il est moitié fou, moitié sage,
Et les plaisirs sont ses vertus.
Si tu fais longtemps la sévère,
Ce dieu si jaloux, si colère,
Dont je connois l'ambition,
Peut un matin, comme un corsaire,
Venir, escorté d'un notaire,
Détruire ton illusion,
Ravir la fleur qui t'est si chère,
Et cela sans te laisser faire
Une seule réflexion.

A UN NOUVEAU MAJOR

Tu n'es donc plus ce lieutenant
A qui son rang et sa jeunesse
N'avoient laissé jusqu'à présent
Que le droit d'obéir sans cesse;
Ce subalterne inquiété
Que l'on fait trotter dans la plaine;
Ce mobile si ballotté
Que le son dirige ou promène
De l'un et de l'autre côté!
Tu deviens maître de la scène :
Tel dont tu fis la volonté
Va désormais faire la tienne.
Un beau brevet en parchemin,
Que Louis signa de sa main,
Vient de changer ton existence :
Le roi veut que mon cher Valfort
Devienne un homme d'importance;
Le roi le veut, il n'a pas tort.
Çà! prends bien vite l'air austère,
Le ton imposant du mystère,
Et les attributs d'un major...
J'aime à me peindre ta personne,
Ton grand sabre, ton baudrier,

Le jeune orgueil de ton coursier,
Sa vitesse qui nous étonne
Et semble se multiplier.
Ta voix qui s'enfle, éclate, tonne,
Arrête, meut, fait déployer
Piquets, escadrons et colonne.
Parmi les bataillons flottans,
Dans le choc affreux des armées,
Au milieu des morts, des mourans,
Et de cent bouches enflammées,
C'est toi qui conduis ces géans
A l'œil fier, à moustache noire,
Nobles et braves fainéans
Qui vendent leurs jours à la gloire;
Tu diriges leurs mouvemens,
Et les mènes à la victoire.
Bravant les tubes orageux,
Souples à la main qui les guide,
Je vois leurs chevaux courageux
Former une masse solide :
Ils volent; sous leurs pas égaux
La terre au loin est frémissante;
Devant ces centaures nouveaux
Marchent la mort et l'épouvante;
C'est le torrent d'une eau bruyante
Qui détruit, abîme en ses flots
Tout ce qui s'oppose à sa pente.
Entraîné, contraint de plier,

Cédant à l'homicide acier,
L'ennemi fuit, le François chante :
La France te doit son laurier.

Mais tant que le dieu de la guerre,
Las du tumulte des combats,
Quittera nos champs pour les bras
De la déesse de Cythère,
Laisse reposer tes héros,
Sans te venger sur eux des maux
Qu'à ta jeunesse on a pu faire;
Ris avec moi de tes rivaux,
Qui, se donnant un air capable,
Fatiguent hommes et chevaux
Avec un zèle infatigable;
Nous assomment à tous propos
Des froids détails de leur police,
Ou de leurs sublimes travaux
Sur la tenue et l'exercice.
Songe qu'en ces momens si courts,
Dans le silence du tonnerre,
Ce sont les Jeux et les Amours
Qui sont les maîtres de la terre.

A M. GUÉNEAU DE MONTBEILLARD

Guéneau, quel est ton art pour trouver sans efforts
Aux propos les plus ordinaires
Les plus ingénieux rapports?
A tes côtés sont les Grâces légères;
Sur tes écrits, dans tes discours,
Elles sèment ce sel attique
Qui nous réveille, et nous flatte, et nous pique;
Tu nous instruis, tu nous charmes toujours.
Digne ami de Buffon, de la métaphysique,
J'aime à te voir atteindre les hauteurs,
Porter partout un œil philosophique,
Du cœur humain sonder les profondeurs,
Aux jeunes gens parler vers et musique,
A la beauté dire des riens flatteurs,
Avec les grands raisonner politique,
Près des chardons faire naître les fleurs.
J'aime à te voir, dans nos cercles, à table,
Nous animer du feu de tes bons mots,
Oublier ton savoir pour n'être rien qu'aimable,
Et donner de l'esprit aux sots.
J'aime à te voir sentir la vive flamme
De l'amitié, ce doux plaisir de l'âme,
Fixer dans ta maison les beaux-arts et la paix,

Et, toujours épris de ta femme,
Sans négliger ton fils cultiver tes œillets.
O couple vraiment respectable!
Cœurs sensibles et vertueux!
Jouissez d'un bonheur durable.
Le Ciel, en vous voyant si dignes d'être heureux,
Fit à chacun de vous rencontrer son semblable :
Puisse un jour votre fils ressembler à tous deux!

A MADAME D'AUT***

EN LUI DONNANT UNE LAMPE DE NUIT, LE JOUR DE SA FÊTE.

L'Amour, qui n'a point d'yeux, ne se plaît que dans l'ombre;
Il rêve tout le jour et voyage la nuit;
Précédé des Désirs, le Mystère le suit :
Ils assurent ses pas dans l'obscurité sombre.
C'est avec eux qu'à petit bruit
Il recueille ces fleurs de volupté sans nombre,
Que trop souvent, hélas! l'éclat du jour détruit.
Aussi toute clarté le blesse, il la redoute,
S'éloigne en hâte de celui
Qui veut s'éclairer sur sa route;

Et, pour être bien avec lui,
Il faut comme lui n'y voir goutte.

Qu'Hymen est différent ! Hymen a deux bons yeux,
Et n'est pas fâché qu'on le croie ;
Quand il est gai, content, joyeux,
Il est bien aise qu'on le voie ;
Il avoue hardiment ses feux,
Tire sa gloire de sa joie,
Et dit tout haut qu'il est heureux.
On applaudit alors au charme de ses nœuds,
Et la vertu sourit aux transports qu'il déploie :
L'Amour même en est envieux.

Depuis Psyché l'infortunée,
On n'ose offrir une lampe à l'Amour :
C'est un présent qu'on garde à l'Hyménée,
Et c'est à vous qu'on le doit en ce jour.

A M. LE PRINCE
DE TONNAI-CHARENTE

QUI VENOIT DE QUITTER STRASBOURG

Prince, tandis qu'à tour de roue,
Par un temps froid et pluvieux,
Des postillons couverts de boue
Vous entraînoient loin de ces lieux,
Savez-vous ce qu'en votre absence
On faisoit ici parmi nous?
Nos vieux chefs et nos jeunes fous,
Si différens en apparence,
Ce jour-là se ressembloient tous.
La vérité n'a qu'un langage :
Comme chacun d'eux l'avoit pris,
En dépit du rang et de l'âge,
Ils étoient tous du même avis.
Vous vous étonnez, je le gage;
Mais moi, je n'en fus pas surpris.
Ils parloient de votre voyage,
De leurs regrets, de vos talens,
De votre sage emploi du temps,
De vos droits à la renommée,
Enfin de tout ce que l'Amour,

La France, Louis et l'Armée
Doivent dire de vous un jour.
Dans leur éloquence guerrière,
Nos canonniers de Riverieulx
Vous célébroient à leur manière :
« Ce prince brave et généreux,
Quoiqu'il quitte la compagnie,
N'oublira pas les habits bleus :
On se retrouve dans la vie.
Ah! qu'il nous mène un jour au feu!
Nous savons comment nous y prendre;
Pour le faire vaincre, morbleu!
Nos canons se feront entendre,
Et les Anglois verront beau jeu. »
D'un ton de voix moins formidable,
Plus d'une dame très aimable,
Tout haut pour vous formoit des vœux,
Et disoit : « Son âme est si tendre!
Il est si digne d'être heureux!
Celle que lui gardent les cieux
Du dieu d'hymen ne doit attendre
Que des instans délicieux. »
Quant à moi, dans mon ermitage,
Je me rappelois vos adieux;
Quelques pleurs humectoient mes yeux,
Qui se fixoient sur votre ouvrage;
Je me disois, dans ma douleur :
« Sa main fit ces traits; c'est un gage

Que l'amitié laisse à mon cœur.
Qu'il est bien peint ce paysage!
Que ce morceau m'est précieux!
Mais qu'il le seroit davantage
Si, dans son tableau gracieux,
Le peintre eût placé son image! »

A Mme LA MARQUISE DE C***

Houdard, l'ami de Fontenelle,
Houdard, fameux par son esprit,
Que jadis trop on applaudit,
Et qui, chez la race nouvelle,
A trop perdu de son crédit,
Par l'Amour et l'eau d'Hippocrène,
Sur ses vieux ans ragaillardi,
Pour chanter l'auguste du Maine,
De son cœur noble souveraine,
A fait une épître au Mardi.
Si, loin des rives de la Seine,
Mon feu n'étoit pas engourdi,
Si, pour ma paresseuse veine,
Un vers bien doux, bien arrondi,
Ne coûtoit pas un peu de peine,

J'en aurois fait une au Jeudi.
Ce n'est pas que, dans mon système,
Je fasse un prodigieux cas
De notre bruyant Jeudi gras
Ou du saint Jeudi de Carême;
Ni que le nom de Jupiter,
Nom très païen du dieu de l'air,
Que la très chrétienne Sorbonne
En beau latin toujours lui donne,
Soit un nom qui me soit fort cher;
Mais enfin c'est le jour que j'aime.
C'est lui qu'à Rome, au temps des dieux,
J'aurois, avec un soin extrême,
D'un beau marbre bien précieux,
Aussi blanc que la neige même,
Désigné pour mon jour heureux;
C'est le jour où je vous ai vue;
C'est le jour où, pendant trois mois,
Mon âme, doucement émue
Par les doux sons de votre voix,
Par votre gracieux sourire,
Votre aimable vivacité,
Connut chez vous le double empire
De l'esprit et de la beauté.
Là se rencontroient la gaîté,
La décence et la liberté,
Beaux esprits sans pédanterie,
Contes joyeux, propos divers,

Quelques grains de philosophie,
Mais trop peu de vos jolis vers.

Vous dont le dieu du goût enlace
Les chiffres au même écusson,
Vous C..., vous d'Al...,
Couple charmant que rien n'efface
Pour l'esprit et pour la raison,
Pour les talens et pour la grâce,
Mon cœur sourit à votre nom.
Ah! si jamais sur l'Hélicon,
Je suis, au gré de mon audace,
Dûment breveté d'Apollon,
Oui, je vous promets au Parnasse
Un beau temple de ma façon.
Sur les frontières de la France,
Parmi des milliers d'étourdis,
Je marche en un grave silence,
L'œil fixe et les bras enroidis,
Au son du tambour, en cadence.
Ce noble exercice a son prix;
Mais, quelque goût qu'on puisse y prendre,
Auprès de vous deux, dans Paris,
J'aimerois encor mieux attendre
La semaine des trois Jeudis.

A Mme DE SAINT-M...

EN LUI RENVOYANT LE LIVRE INTITULÉ *LES GRACES.*

Loin de moi la Mythologie,
Et ses rêves ingénieux!
J'aimois autrefois sa magie,
Mais la vérité vaut bien mieux.

Euphrosine, Aglaé, Thalie,
Groupe charmant, trio vanté,
Zirphé vous remplace; elle allie
Tout ce que l'on vous a prêté.

Vous n'êtes qu'un tableau fidèle
Dont elle est la réalité;
On vous eût peintes d'après elle,
Si vous ne l'aviez pas été.

C'est votre taille, votre aisance,
Votre douce vivacité;
Dans ces yeux brillans, la décence
Le dispute à la volupté.

Sa vive et facile éloquence
Nous persuade sans effort;
Son esprit plaît sans qu'elle y pense;
Quand elle y pense, il plaît encor.

Oui, voilà les Grâces réelles!
Hélas! il n'est plus dans nos mœurs
D'élever des temples pour elles;
Mais leurs autels sont dans nos cœurs.

A M. LE DUC DE MORTEMART

SUR SON MARIAGE

AVEC MADEMOISELLE D'HARCOURT DE LILLEBONNE

Je ne crois point à nos amans,
Et ne crois pas trop à leurs belles;
S'il en est qui, de notre temps,
Se soient promis d'être fidèles,
Le zéphyr léger, sur ses ailes,
Emporta bientôt leurs sermens.
Tous leurs feux sont des étincelles;
L'éclair passager du moment,
C'est assez pour eux et pour elles.

Mais vous, dont ce siècle charmant
N'a point corrompu la droiture,
Vous dont l'âme est honnête et pure
Comme il la faut au sentiment,
Si vous jurez d'être constant
A l'adorable Lillebonne,
Vous le serez assurément;
Et que rien en cela n'étonne :
Amour lui-même en est garant.

Dans un des bosquets de Cythère
Je m'étois glissé l'autre jour :
Au pied d'un myrte solitaire,
Loin des Ris qui forment sa cour,
Étoit l'enfant qu'on y révère.
Sur son visage courroucé
On voyoit la trace des larmes;
Sur son front doublement plissé
Il ne restoit rien de ses charmes;
Son œil étoit morne et baissé;
Près de son carquois renversé,
Ses traits épars couvroient la terre;
Les ruisseaux de ce beau séjour
Cessoient leur murmure ordinaire;
Les fleurs se fanoient alentour :
Tout s'alarmoit de la colère
Que ressentoit le dieu d'amour.
« Attaquons un dieu téméraire,

Disoit-il, et sachons punir.
Peu m'importe qu'il soit mon frère!
Je me sens né pour le haïr.
Un mortel qui de mon empire
Eût été l'honneur et l'appui...
C'est pour me braver aujourd'hui
Qu'en ses liens Hymen l'attire;
Vengeons-nous... » Ainsi que les rois,
Les dieux sont justes quelquefois.
Après un moment de silence,
Je vis aux signes du courroux
Succéder ceux de la clémence.
Ce n'étoit plus ce dieu jaloux
Dont la voix sombre et menaçante
Jusque dans le fond de mon cœur
Venoit de jeter l'épouvante :
Il avoit le souris flatteur
De la tranquille bienfaisance,
Et peu s'en fallut, quand j'y pense,
Tant son air me paroissoit doux,
Que moi-même avec confiance
Je ne m'exposasse à ses coups.
« Ma foi! dit-il, je lui pardonne.
Puisque Mortemart en effet
Est seul digne de Lillebonne,
Je consens qu'Hymen la lui donne;
Moi-même n'aurois pas mieux fait.
Que tous mes biens soient leur partage!

Qu'ils soient unis! qu'ils soient heureux!
Toujours l'un de l'autre amoureux,
Qu'ils usent du droit du bel âge!
Que le temps ajoute à leurs feux!
Que, loin d'affoiblir ces beaux nœuds,
Il les serre encor davantage!
Qu'ils puissent bientôt tous les deux
Sourire ensemble à leur image
Dans des rejetons dignes d'eux,
Qui retraceront le courage
Et les vertus de leurs aïeux! »

Remerciez la destinée :
Il est arrivé, ce grand jour.
Je vous vois conduit par l'Amour
Dans le temple de l'Hyménée.
C'est là qu'en présence des cieux,
Le front tout brillant d'allégresse,
Vous prononcez avec ivresse
Ce mot qui va combler vos vœux.
Mais celle que votre cœur aime,
Dans un trouble religieux,
Belle de son embarras même,
Près de vous baissant ses beaux yeux,
Le dit aussi... ce oui suprême.
Le temple aussitôt s'embellit;
Hymen est content, il sourit.
Le laurier du dieu de la Thrace

Sur l'autel au myrte s'unit,
Et la rose avec eux s'enlace.
La douce innocence rougit.
L'Amour bat des mains avec grâce,
Et toute la France applaudit.

A M. DE LA MARCHE

PREMIER PRÉSIDENT HONORAIRE DU PARLEMENT DE BOURGOGNE,

LE JOUR QU'IL EUT SOIXANTE-DIX ANS.

Oui, Fontenelle avoit raison,
Et vous confirmez son adage :
De nos ans l'arrière-saison
Commence le printemps du sage;
C'est l'aurore de son bonheur;
Caché dans un coin de la terre,
Et content d'être spectateur,
Il y voit, comme du parterre,
La scène dont il fut acteur.
Assis au port, il voit l'orage;
Sur la mer de l'ambition
Il voit les fous faire naufrage,
Et notre jeunesse volage
Se livrer à l'illusion,

Douce compagne du bel âge.
Tranquille au sein de l'amitié,
La longue chaîne des chimères
Qui bercent nos têtes légères
Lui paroît digne de pitié;
Mais, instruit par l'expérience,
Songeant au passé sans rougir,
Il nous voit avec indulgence,
Et plaint l'homme sans le haïr.

Sur le théâtre de la vie
Vous parûtes avec éclat;
L'homme se doit à la patrie,
Vous avez vécu pour l'État :
Vivez aujourd'hui pour vous-même;
Après tant d'austères travaux,
On goûte le bonheur suprême
De la retraite et du repos.
Joindre l'utile à l'agréable,
Partager ses loisirs heureux
Entre les plaisirs vertueux
Et ce que les arts ont d'aimable,
Encourager tous les talens,
Sur l'infortune et l'industrie
Étendre ses bras bienfaisans,
Faire aux laboureurs indigens
Connoître l'amour de la vie,
Instruire, orner l'humanité,

Par ses écrits, par ses exemples :
Aux beaux ans de l'antiquité,
Vous auriez mérité des temples.
Qui peut comparer son printemps
A celui de votre vieillesse?
Vous nous cachez vos cheveux blancs
Sous les roses de la sagesse.

O vous, dont l'esprit nous séduit,
Digne rival de Fontenelle,
Suivez en tout votre modèle,
Et vivez cent ans comme lui!

A MADEMOISELLE F...

EN LUI ENVOYANT UN PETIT AMOUR HABILLÉ EN HUSSARD

Le voilà, l'enfant de Cythère,
Qui suit les drapeaux du dieu Mars,
En qualité de volontaire,
Dans les dragons ou les housards!
C'est un franc pandour, un corsaire,
Qui, sans discipline et sans frein,

Ne se plaît qu'au mal qu'il peut faire;
Querelleur, hargneux et mutin,
Vrai héros de petite guerre,
Ne respirant que le butin.
Que j'aime à le voir sous les armes!
Que l'uniforme lui sied bien!
Quel grand sabre! Son air vaurien
Lui prête encor de nouveaux charmes.
Il semble nous menacer tous
D'entrer chez nous par escalade.
Tremblez, mortels, fuyez ses coups;
Mais, en le fuyant, gardez-vous
De tomber dans une embuscade.
Si, par malheur, sur le chemin,
Vous rencontrez Alexandrine,
Avec sa friponne de mine,
Son nez en l'air, son œil lutin,
Ne songez pas à vous défendre :
Hélas! en cette occasion,
Ne songez pas même à prétendre
Une capitulation;
Sans résister, il faut vous rendre,
Et vous rendre à discrétion.

A M. DE GUIBERT

J'aime de ton pinceau la mâle liberté;
Ce tableau que ton âme offrit à ma patrie,
L'éloquence et la vérité
L'ont tracé de leur main hardie.
Suis tes nobles projets dans les camps, dans les cours;
Interroge la voix des guerriers et des sages;
A t'instruire, à penser, employant tes beaux jours,
Achève heureusement tes utiles voyages.
Dans le nord de l'Europe habite la raison.
Hélas! depuis longtemps de la France on l'exile,
Et loin de nous, c'est là, dit-on,
Qu'elle établit son domicile.
Mais la triste Pologne, en proie aux factions,
Aux feux de la discorde, à la guerre civile,
Déchirée et sanglante en ses divisions,
N'est pas sans doute un des cantons
Que la sage déesse a choisis pour asile.
Tu la verras plutôt à la cour des Césars,
Aux lieux où l'on chérit Thérèse ou Catherine.
Affermi sur le trône, à l'abri des hasards
Que provoquoit naguère une brigue intestine,
Ce Gustave qu'elle illumine
Voit son nom glorieux voler de toutes parts.

Frédéric la connoît; ce favori de Mars,
Cet émule fameux d'Horace et d'Alexandre,
Grand homme couronné, digne ami des beaux-arts,
T'a jugé digne de l'entendre.
En admirant tes vers, il te lira les siens.
L'un de l'autre charmés, dans vos longs entretiens,
Vous approfondirez ce grand art de la guerre,
Art savant, mais terrible, et pourtant nécessaire,
Qui guérit quelques maux et nuit à tous les biens.

Quand ton juste coup d'œil, embrassant toutes choses,
Aura dans chaque État comparé les ressorts
Qui font en sens divers mouvoir ces vastes corps,
Les maux avec les biens, les effets et les causes,
Rapporte à ton pays le fruit de tes efforts;
Et, pour mieux le servir, redoublant de courage,
A la vérité seule ayant fait ton serment,
Malgré la calomnie et sa jalouse rage,
Sur sa base solide assieds ce monument,
Des mœurs, des arts, des lois, admirable assemblage,
Dont le vaste et sublime plan
Immortalise ton jeune âge.
Ta main en a jeté les premiers fondemens,
Elle achèvera son ouvrage;
Et jamais des plus beaux talens
On n'aura fait plus bel usage.
Mais, en applaudissant tes desseins vertueux,
Qui peut t'en assurer la réussite entière?

S'il est beau d'éclairer la terre,
Ce sublime plaisir est toujours dangereux.
De ton zèle illustre victime,
Tu pourrois aux mortels arracher leur estime,
Et n'en être pas moins persécuté par eux.
Que la timidité d'un cœur pusillanime
N'aille pas retarder ton essor généreux!
Obéis au génie, à son feu qui t'anime;
En servant les humains, vois la postérité :
C'est elle dont la voix fait le destin du sage.
Si ton siècle, injuste ou volage,
Refuse à tes vertus un laurier mérité,
Vois-la de ce laurier couronner ton image;
Espère enfin qu'un jour nos neveux enchantés
Se reposeront sous l'ombrage
Des arbres que pour nous ta main aura plantés.

A M. CL...

Pourquoi, guidé par le flambeau
D'une sombre philosophie,
Regarder le cours de la vie
De l'œil dont se voit un tombeau?
Il vaut mieux, sans misanthropie,

Voir, avec un prisme flatteur,
Les erreurs dont elle est remplie
Sous une agréable couleur.
Les hommes, quoi qu'on en publie,
Sont les hommes de tous les temps,
Toujours guidés par la folie,
Toujours légers, mais peu méchans.
Loin de moi la raison sauvage,
Qui chagrine au lieu d'éclairer!
Démocrite me paroît sage;
On peut rire : à quoi bon pleurer?
Qu'à Jean-Jacque exhalant sa bile
Tout ici-bas fasse pitié :
Pour moi, je suis moins difficile;
Je crois, dans ce monde futile,
Aux vertus, même à l'amitié.
Si c'est, hélas! une chimère
Pareille aux rêves du sommeil,
Elle a du moins de quoi me plaire,
Et je crains l'instant du réveil.

A M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU

QUI M'AVOIT ENVOYÉ SON ÉPITRE A M. DE VOLTAIRE SUR LE MOIS D'AUGUSTE

Hélas! oui, vous avez raison :
Dans ce temps de philosophie,
Malgré sa triple académie,
Malgré d'Alembert et Buffon,
Malgré son Encyclopédie,
Notre charmante nation
Conserve un peu de barbarie.
Notre langue, sage et polie,
Auroit, pour sa perfection,
Parfois besoin d'être ennoblie;
Au lieu d'y mêler le jargon
De notre bonne compagnie,
Plus d'une vieille expression
Y pourroit être rajeunie...
Mais, avant de changer les mots,
Si d'abord nous changions les choses?
Mœurs, abus, préjugés, impôts :
Quel champ pour les métamorphoses!
Louis promet qu'il les fera;
Un roi peut tout ce qu'il veut faire;

S'il y parvient, comme on l'espère,
Dieu sait comme on le bénira!
En attendant, il est bien juste
Que nous rendions, en son honneur,
Au mois chéri du laboureur
L'antique et le beau nom d'Auguste.
L'équitable postérité
Saura qu'en sa splendeur première,
Ce mois fut réhabilité
Par votre muse printanière,
Et que vous avez mérité,
En commençant votre carrière,
Que Voltaire vous ait chanté.
Dans son estime soutenue
Pour l'Homère de notre temps,
Elle contraindra, dans cent ans,
L'Envie, étonnée et vaincue,
De lui bâtir un monument,
Où se placera la statue
Qu'on lui dressa dès son vivant.
Là seront, chacun à leur place,
Autour de ce dieu des beaux vers,
Ornés de lauriers toujours verts,
Les saints, les élus du Parnasse.
Mais, sans beaucoup se soucier
De tous les François de l'Église,
De ces tristes François-Xavier,
De Sales, de Paule et d'Assise,

Dans ce temple solide et beau,
D'une architecture immortelle,
Elle réserve une chapelle
Pour le François de Neufchâteau.

A M. LE DUC DE MORTEMART

QUI VENOIT D'OBTENIR LE RÉGIMENT DE LORRAINE

Vous m'avez fait plaisir extrême,
Aimable duc, et j'ai déjà
Chanté vingt fois alléluia,
Quoique nous soyons en carême.
Le cœur a sa religion :
Sur les succès de ce qu'il aime
Il règle sa dévotion.
Ce que c'est que la vie humaine!
Je vous ai vu mon lieutenant,
Sur l'esplanade et dans la plaine,
A droite, à gauche, en mouvement,
Quatre fois au moins par semaine,
Sous mon grave commandement.
O révolution soudaine!
C'est bien votre tour à présent!
La Gloire par la main vous mène :

Moi, je végète obscurément;
Vous avez un beau régiment,
Et je ne suis pas capitaine.
Mais suivons chacun notre essor;
J'ai prévu le vôtre d'avance;
Et cependant, quoi que le sort
Ait mis entre nous de distance,
Jusqu'ici je vous aimai fort...
Vous serez maréchal de France :
Je saurai vous aimer encor.
Il est vrai que votre naissance,
Vos titres brillans, l'opulence,
Et l'attirail d'un rang si haut,
Tout l'accessoire qu'il vous donne,
Sont très rarement ce qu'il faut
A l'Amitié naïve et bonne;
Mais, puisque c'est le seul défaut
Qu'elle trouve en votre personne,
Votre esprit juste et gracieux,
Votre cœur tendre et vertueux,
Méritent bien qu'on vous pardonne.

A GLYCÈRE

O très séduisante Glycère,
Écoutez-moi : j'aurois tout bas
Une question à vous faire :
M'aimez-vous? ne m'aimez-vous pas?
Répondez, et soyez sincère.
Je sais trop bien que la beauté,
Fausse quelquefois par prudence,
Sait ménager la vanité
Au même instant qu'elle l'offense,
Et désarmer, par le silence,
Les doux propos ou la gaîté,
Un questionneur entêté
Qui veut savoir ce qu'elle pense,
Et ne plus être ballotté
Entre la crainte et l'espérance...
Parlez sans ambiguïté;
Affligez-moi sans indulgence;
Point d'obligeante obscurité :
Dire une fois la vérité
Ne tire point à conséquence.

D'honneur! l'Amour est sans pitié.
En butte à sa rage inhumaine,

Esclave très humilié,
Avec du temps et de la peine,
En me débattant dans ma chaîne,
Enfin je m'étois délié ;
Et fuyant à travers l'orage,
Porté sur les flots, à la nage,
J'entrois au port de l'Amitié.
Là, recueillant sur le rivage
Quelques débris de ma raison
Par bonheur sauvés du naufrage,
Détrompé de l'illusion,
Sans grands plaisirs, sans passion,
Vivant à peu près comme un sage,
J'avois, au défaut du bonheur,
La paix et le calme du cœur.
Loin de regretter son délire,
Je bravois l'amour, quand, hélas!
Je vis tes dangereux appas,
Tes jolis yeux et ton sourire,
Dont je ne me défiois pas.
Tu me parles, ta voix m'attire,
Tes yeux m'attaquent, je combats :
Mes projets, mon expérience,
Tu détruis tout cela d'un mot,
Et je suis, presque sans défense,
Pris dans tes filets comme un sot.
Quel destin! coquette et légère,
Aimant peu, ne songeant qu'à plaire,

Je vois qu'un amant bien loyal
Jusqu'ici ne te convient guère ;
Que ton cœur enfant lui préfère
Les jeux, les pompons et le bal ;
Que sous ton empire inégal...
Mais qu'y faire enfin? je t'adore,
Sans trop compter sur le retour,
Et, leurré par toi dans ce jour,
A tes pieds je m'empêtre encore
Dans tous les gluaux de l'Amour.

A M. DORAT

Sincère ami, parjure amant,
Poète aimable, homme charmant,
Ne crains pas que je les oublie,
Ces momens heureux, mais trop courts,
Où nous parlions philosophie,
Après avoir parlé d'amours.
Que du moins ta correspondance
Supplée à ton doux entretien!
Console-moi de ton absence
En versant ton cœur dans le mien.
Causons en toute confiance;

Cher fripon, ne me cache rien :
Que fais-tu de tes deux maîtresses?
Les gardes-tu? les sers-tu bien?
Leurs querelles et leurs caresses
Ont-elles brisé ton lien?
Non, je le vois, tu t'en amuses.
A plaisir tourmentant leurs cœurs,
Par jour tu leur fais cent noirceurs,
Et tu n'es fidèle qu'aux Muses.
Ma foi! tu prends le bon parti.
Je crois tes maîtresses fort belles!
Mais les Muses le sont comme elles,
Et tu n'en seras pas trahi.
Sois leur amant, sois leur ami.
Que tes vers, dictés par les Grâces,
Soient applaudis par les Amours!
Vois naître en tous lieux sur tes traces
Les roses qui vivront toujours.
Que ta plume, aimable et chérie,
Peigne en se jouant nos travers!
Sois à jamais, pour ta patrie,
Le dieu fêté des jolis vers!
Domptant rivaux et beauté fière,
Variant ton rapide essor,
En débutant dans la carrière,
Tu la parcourois sans effort.
Vainqueur modeste et fait pour plaire,
De concert avec les neuf Sœurs,

Les Ris badins couvroient de fleurs
Ta casaque de mousquetaire.
Les ans n'ont point changé ton sort
Sur le Parnasse et dans Cythère,
Tu seras, bien longtemps encor,
Général de troupe légère :
Honorable et brillant emploi,
Pour qui l'on n'a donné qu'à toi
La survivance de Voltaire.
Nous tous, faiseurs de madrigaux,
De stance, épître familière,
Tes soldats, et non tes égaux,
Marchons gaîment sous ta bannière,
En répétant tes vers nouveaux.
Le plaisir ! c'est ton cri de guerre.
Si nous portons à nos chapeaux
Quelques brins de myrte et de lierre,
Symbole et prix de nos travaux,
Toi, notre chef, notre héros,
Tu portes la couronne entière.

REPONSE DE M. DORAT

De Tivoli le possesseur charmant
Pour bien louer te légua ses finesses.
Que je les crains, les vers que tu m'adresses !
Ma vanité vient d'y croire un moment.
Mon front ceignoit la palme du génie,
Que par tes mains le goût venoit m'offrir;
De tes chansons savourant l'harmonie,
Je me laissois doucement pervertir.
Mais je reviens à ma philosophie :
J'allois rêver; tu m'apprends à jouir;
Le vrai triomphe est dans la modestie,
Et l'amour-propre eût gâté mon plaisir.
Va, nous servons sous la même bannière;
Ton compagnon, ton ami, ton égal,
Ainsi que toi, je marche en volontaire.
Briguant tous deux, dans une aimable guerre,
Le prix du cirque et les profits du bal,
Le grand honneur qui naît d'un madrigal,
Et du plaisir la cocarde légère,
On nous a vus aller, tant bien que mal,
De Gnide au Pinde, et du Pinde à Cythère.
C'est à Ferney qu'est notre général :
En cheveux blancs professant l'art de plaire,

Il a vieilli sans maître et sans rival.
Franchit qui peut ce roc où Mnémosyne
Brave la foudre à l'ombre du laurier!
Pour nous, jouant sous l'humble coudrier,
Cueillons des fleurs au bas de la colline :
L'Envie alors pourra nous oublier.

Songeons, ami, que les jeux du bel âge
Sont emportés sur les ailes des vents;
L'automne est froid, c'est la saison du sage :
Les fous heureux sont tous dans leur printemps.
Je m'aperçois que le mien déménage,
Et je voudrois saisir à son passage
Son dernier myrte et ses derniers instans.
Il s'est enfui, le temps des deux maîtresses.
Sensible et douce, une me reste encor,
Et mon désir se borne à ses caresses :
Deux sont un bien, mais une est un trésor.

A MADAME ***

QUI AVOIT ADRESSÉ A L'AUTEUR DE JOLIS VERS ANONYMES SUR LESQUELS ELLE DEMANDOIT LE SECRET

J'ai lu vingt fois ces vers charmans.
Ils me prodiguent la louange,
Je dois les trouver excellens;
Mais le doux parfum de l'encens
Ne me fait point prendre le change.
Ces vers aisés et délicats,
J'en suis l'objet, je m'en honore :
Ils me paroissent pleins d'appas,
Et me paroîtroient tels encore
Quand même ils ne me loûroient pas.
Tout ce qu'ils disent à ma gloire
Sans cesse à l'esprit me revient;
Il est vrai que je n'en crois rien,
Mais j'aimerois bien à le croire.
Oui, la louange est un poison,
Qui, lorsque la beauté l'apprête,
Fait au moins dormir la raison,
Et trop souvent tourner la tête.
De la mienne c'en étoit fait :
Un mot la sauvera peut-être;
On m'ordonne d'être discret :

Ah! celle qui croit me connaître
Ne me connoît guère en effet.
Qui que tu sois, aimable objet,
Apprends que ton soupçon m'offense;
Que, pour mon esprit et mon cœur,
Les plaisirs qu'on goûte en silence
Sont les seuls qui font le bonheur.
Des faveurs qu'on a pu nous faire
S'il est bien doux de se vanter,
Celui qui sait les mériter
Trouve encor plus doux de se taire.
Oui, sûrement, je me tairai;
Mais, quand je fais ce qu'on espère,
Ne puis-je du moins sans mystère
Savoir qui je remercîrai?
Si ces vers étoient votre ouvrage!...
Jusqu'ici je les aimai bien;
Mais je ne puis dire combien
Je les aimerois davantage.
Jamais, jamais rien de si doux...
Se pourroit-il?... mon cœur... le vôtre...
Ah! Chloé, ces vers sont de vous :
Je ne veux pas qu'ils soient d'une autre.

A MADAME LA DUCHESSE DE MORTEMART

QUI VENOIT D'ACCOUCHER D'UNE TROISIÈME FILLE

Mère charmante des trois filles,
Je viens vous faire compliment.
Nous les verrons incessamment
Belles comme vous et gentilles,
Être vos plus chers ornemens,
Et former avec leurs mamans
La plus aimable des familles.
Vénus jadis en eut autant :
Sans cesse, dit-on, auprès d'elle,
On voyoit ce trio charmant,
Et Vénus en étoit plus belle.
Malgré cette comparaison,
Que je crois pourtant juste et sage,
J'imagine qu'un gros garçon
Vous auroit plu bien davantage.
Mais ce beau fils aura son tour;
Oui, pour embellir votre cour,
De Vénus vous suivez les traces
En donnant trois sœurs à l'Amour,
Et nous sommes certains qu'un jour
Vous donnerez un frère aux Grâces.

A MADAME B***

Je le dis, et je suis sincère,
Maman B***, je vous préfère
A bien des femmes de vingt ans.
J'aime mieux vos longues cornettes,
Votre peau fraîche, vos bras blancs,
Votre air dévot et vos lunettes,
Que les pompons et les rubans
Des plus sémillantes coquettes.
Vous ne redoutez rien du temps,
Bien différente de ces belles
Qu'on vit perdre avec leur printemps
La beauté, l'esprit, les talens,
Et tout ce qu'adoroit en elles
L'essaim nombreux de leurs amans.
La grâce douce et naturelle
De votre esprit plein d'agrémens
Nous paroît toujours plus nouvelle.
J'ignore ce que vous étiez
Dans vos amours, vos amitiés,
A l'âge où l'on tourne les têtes;
Mais, quand on a soumis un cœur,
Il faut être ce que vous êtes
Pour qu'il s'attache à son vainqueur,
Et pour conserver ses conquêtes.

A Mme LA MARQUISE DE P***[1]

Bonjour, Madame la marquise!
Puisqu'il est d'usage entre nous
De converser avec franchise,
Encor faut-il que je vous dise
Comme l'on parle ici de vous;
Cet *on* qui parle, c'est moi-même.
Ainsi que moi, vous savez bien
Que l'on parle de ce qu'on aime
A propos de tout et de rien.
J'entremêle avec assurance
Votre nom dans tous mes récits :
Vous êtes pour moi, dans Paris,
La marquise par excellence.
Mais la capitale d'Auxois

1. La marquise de Polignac, pendant vingt ans dame d'honneur du Palais-Royal, est telle qu'on la peint ici, s'occupant de parfilage et de romans plus que de philosophie, gaie, vive, aimable et pleine d'agrémens à soixante-huit ans. Son esprit est charmant, et son âme est excellente. Depuis plus de trente ans, elle aime M. de Maillebois avec l'ivresse du plus tendre sentiment, ne voit, ne sent, ne pense que pour lui. On dit qu'autrefois elle aimoit de même le comte de Frise, et que ce n'est qu'après sa mort qu'elle est devenue l'amie de M. de Maillebois; elle ne le nomme jamais que *le comte*. (*Note de M. de Bonnard, en* 1778.)

N'est pas pour vous celle de France ;
J'ai beau vous citer mille fois :
Les belles dames que j'y vois
N'ont de vous nulle connoissance.
Chacune, à votre occasion,
S'en vient, d'un air de confidence,
M'adresser une question :
« Cette marquise que l'on vante,
Est-elle encor dans son printemps?
Blonde tendre, ou brune piquante?
En amour est-elle constante?
Se plaît-elle à changer d'amans?
Sa maison sans doute est brillante,
Et son cuisinier excellent?
Elle est philosophe et savante?...
— Non, Mesdames, assurément,
Non : la marquise que je vante
Peut bien avoir eu quelque amant ;
Mais pour l'amour, en ce moment,
Je la crois fort indifférente.
Elle a plus de trois fois vingt ans,
N'a jamais lu que des romans,
Ne sait que l'histoire courante,
Et, chez tous messieurs les savans,
Passeroit pour fort ignorante.
Elle ne peut souffrir les vers ;
On ne soupe jamais chez elle,
Et même parfois les hivers

Fait si petit feu qu'on y gèle.
On prétend qu'elle a dans l'esprit
Moins de suite que de saillie,
Et des femmes souvent m'ont dit
Qu'elle ne fut jamais jolie.
Mais on se trompe, elle l'étoit :
Eh ! ne l'est-on pas quand on plaît?
Les plus belles ont des égales;
Mais dans l'art de plaire, en effet,
La marquise a peu de rivales.
Aujourd'hui comme en ses beaux jours,
Par l'agrément et par la grâce,
Près d'elle attirant les Amours,
On les voit se jouer toujours
Avec l'Amitié sur sa trace,
Et sourire à tous ses discours.
Son esprit jamais ne sommeille :
Le dieu charmant des vrais bons mots,
L'aimable et riant à-propos,
Est toujours là qui la conseille.
Il faut l'entendre, il faut la voir
Dans sa gaîté vive et brillante;
C'est à souper, c'est sur le soir
Qu'elle est aimable et pétillante.
Tenez cependant pour certain
Qu'avec vos mines amoureuses,
Et vos grands yeux, et votre teint,
Vous seriez, Mesdames, heureuses

D'avoir son esprit du matin[1].
Mais ce que l'on admire en elle
Plus que je ne puis l'exprimer,
C'est son âme sensible et belle :
Eh! qui jamais sut mieux aimer? »
Et, sur cela, je leur raconte
Vos actions et vos propos,
Et tous ces traits originaux
De votre amitié pour le comte,
Pour ce comte, notre héros,
Homme aimable, homme de génie,
Que l'ingratitude et l'envie
Ont si longtemps calomnié,
Mais à qui nous rendons hommage,
Et que la postérité sage
Jugera comme l'amitié.
C'est alors qu'on aime à m'entendre,
Que l'on se tait pour m'écouter,
Que je vois les yeux s'humecter,
De douces larmes se répandre,

---

1. Ce trait est anecdote. Un matin, le comte de Frise parloit en toute confiance à la marquise de Polignac de son amour pour la comtesse de Forcalquier. La marquise lui faisoit mille plaisanteries charmantes; et le comte, ravi de l'entendre, lui disoit de temps en temps : « Que vous êtes charmante! et que vous avez d'esprit! — Avouez, reprit-elle, que vous seriez heureux si votre comtesse avoit seulement mon esprit du matin. » (*Note de M. de Bonnard.*)

Et qu'on me force à répéter
Ce que de moi l'on vient d'apprendre.
Chaque cœur vous dresse un autel;
L'enthousiasme universel
Sur mon bon destin se récrie;
On m'envie en m'applaudissant,
Parce qu'on croit, en m'écoutant,
Que vous m'aimez à la folie.
Moi, je réponds modestement
Que, n'aimant qu'un objet sur terre,
La marquise se laisse aimer
De tous ceux qu'elle n'aime guère;
Que, si l'on vient à s'enflammer
De l'espoir d'être aimé par elle,
A tous les transports d'un beau zèle
Elle répond sans beaucoup d'art :
« Moi! faire une amitié nouvelle!
Il n'est plus temps! il est trop tard! »
Enfin je l'aime à tout hasard,
Sans vouloir qu'elle me le rende,
Sans croire lui rien inspirer;
En l'adorant, je ne demande
Que le plaisir de l'adorer.

Ici je finis, et je n'ose
Traiter plus au long cet objet :
Car, en fussiez-vous le sujet,
Trop parler d'une même chose

Et vous ennuie et vous déplaît.
Au lieu de tout mon beau langage,
Si je vous eusse fait cadeau
D'un gros vaisseau de parfilage
Ou de quelque roman nouveau,
Je vous aurois plu davantage :
Je le sais, mais notre rivage
Ne produit roman ni vaisseau,
Et des vers sont tout notre hommage.

A MA FEMME

QUI M'AVOIT MANDÉ QUE NOTRE FILS BONBON M'ENVOYOIT POUR MON BOUQUET SES LIS ET SES ROSES, ET QU'ELLE Y JOIGNOIT DES BAISERS PAR-DESSUS.

Du château d'Harcourt, 20 août 1782.

Jeune maman du gros Bonbon,
Avec quels transports, quelles joies,
J'ai reçu ce que tu m'envoies
En l'honneur de mon saint patron !
Oh ! bon Dieu ! les charmantes choses !
Des lis mêlés avec des roses,
Et des baisers tout par-dessus !...
Si c'est Bonbon qui me les donne,

S'ils sont cueillis sur sa personne,
C'est de toi qu'il les a reçus;
Mais, soit du fils, soit de la mère,
Pareils envois sont sûrs de plaire,
Et chez moi toujours bien venus.
O ma douce et bonne Sophie!
Toi, Bonbon, si beau, si joyeux!
Couple charmant et gracieux,
Vous me faites aimer la vie.
Souriez-moi longtemps tous deux :
Chaque année, au jour de ma fête,
Détachez de vos blonds cheveux
Quelques fleurs pour orner ma tête,
Et je serai longtemps heureux.
Depuis que je suis à moi-même,
C'est vous deux, c'est vous seuls que j'aime.
Deux enfans jadis avec vous
Partageoient cet amour extrême,
Sans que vous en fussiez jaloux.
Hélas! tu le voyois sans cesse,
Avec quels soins, quelle tendresse,
Des petits-fils du grand Henri
Ma main cultivoit la jeunesse!
Dépôt précieux et chéri,
Je vous pleurai, je le confesse...
Mais éloignons ces souvenirs.
Pour jouir encor de mon âme,
Pour savourer les vrais plaisirs,

N'ai-je pas mon fils et ma femme?
Près de mon Bonbon gros et frais,
Près de ma femme bonne et belle,
Est-il des maux ou des regrets?
Non, je le sens, et désormais
Tous mes travaux, tous mes souhaits,
Mes pensers, mes désirs secrets,
Mon cœur, mon esprit et mon zèle,
Mes lectures et mes extraits,
Chaque réflexion nouvelle,
Tout, jusques aux vers que je fais,
Tout est pour lui, tout est pour elle.

IMITATION DE L'ODE IXE

DU TROISIÈME LIVRE D'HORACE:

Donec gratus eram tibi.

HORACE.

Quand tu m'aimois, quand tes yeux pleins d'ivresse,
Nos plaisirs, tes sermens, m'assuroient de ta foi,
Quand d'un rival tu fuyois la tendresse,
Quel monarque jamais fut plus heureux que moi?

LYDIE.

Quand à tes yeux moi seule j'étois belle,

Quand ton amour étoit égal au mien,
Quand tu fuyois Chloé, quand tu m'étois fidèle,
Le Ciel le sait, je ne désirois rien.

HORACE.

Chloé me tient sous son empire;
Sa beauté, ses talens, serrent nos doux liens;
Sa voix, pour les chanter, s'accorde avec ma lyre:
Ah! pour sauver ses jours, je donnerois les miens.

LYDIE.

L'amour à Calaïs me lie;
Nos deux cœurs sont unis par un nœud éternel;
Si ma mort répétée ajoutoit à sa vie,
Que j'aurois de plaisir à le rendre immortel!

HORACE.

Mais, si quittant ma nouvelle maîtresse...
Si l'Amour aujourd'hui te rendoit ton amant!
Si, jurant à tes pieds de t'adorer sans cesse,
J'expiois par mes pleurs une erreur d'un moment!...

LYDIE.

Ah! que tu connois bien le pouvoir de tes larmes!
Tu fus jaloux, trompeur, et tu me fais la loi:
Malgré Calaïs et ses charmes,
Je ne puis vivre et mourir qu'avec toi.

L'HYMEN ET L'AMOUR

A Mlle de Grosbois

SUR SON MARIAGE AVEC M. TERRAI DE ROSIÈRES

L'Hymen et l'Amour étoient frères.
Ce ne fut pas toujours un titre pour s'aimer :
Aussi ceux-là ne s'aimoient guères.
Sans cesse, pour se nuire, on les voyoit s'armer;
C'étoit ,à chaque instant, entre eux nouvelle guerre,
Nouveaux procès, nouveaux débats :
Mais, hélas!
Hymen avoit beau dire, Hymen avoit beau faire,
Dans tous ces démêlés Hymen ne brilloit pas.
Amour lançoit sur lui, de ses mains toujours sûres,
Des traits qui lui faisoient de profondes blessures.
L'un pourtant jouissoit de la clarté des cieux,
Et l'autre étoit privé de leur lumière pure;
Mais, pour braver l'enfant maître de la nature,
Pour esquiver ses coups, que servent deux bons yeux ?
Ils avoient chacun leur empire;
Les sujets de l'Amour, dans le plus doux délire,
Célébroient ses plaisirs et bénissoient ses lois.
Les sujets de l'Hymen n'en savoient pas tant dire :

De leur maître à toute heure ils faisoient la satire,
Le nommoient leur tyran et trembloient à sa voix.

Ce dieu sur son rival faisoit mainte conquête;
Mais ses notaires, ses contrats,
Asservissant une âme, et ne la gagnant pas,
A secouer le joug elle étoit toujours prête.
Lorsqu'on entroit dans ses États,
En vain exigeoit-il le vœu d'être fidèle :
En disant *oui* tout haut, on disoit *non* tout bas.
La révolte bientôt devint universelle.
Rien n'assouvit d'Amour la vaste ambition :
Hymen en tous lieux capitule;
Tel qui lui garde encor quelque dévotion
Est percé sans pitié des traits du ridicule.
Bref, il ne lui resta d'autre bien que son nom,
Que son nom... c'est bien peu! l'Amour est sans scrupule,
Le pauvre Hymen, trop maltraité,
Alloit partout contant sa doléance;
Mais les rieurs, malgré son éloquence,
N'étoient jamais de son côté.
Enfin ne pouvant plus supporter sa misère,
Tremblant, espérant tour à tour,
Au temple du Destin il se rendit un jour.
Ce maître des dieux même écouta sa prière,
Et, dans son livre redouté,
Lui laissa voir ces mots qu'en grands traits de lumière
Avoit écrits la Vérité :

« Quand de l'Amour le plus aimable ouvrage
Par lui-même à l'Hymen un jour sera remis,
Quand on verra s'unir sous un si beau présage
Deux noms chers à la France, aux vertus, à Thémis,
Hymen, Amour, alors seront amis. »

Jeune Grosbois, vous remplissez l'oracle.
C'est aux beaux nœuds que vous formez
Qu'étoit réservé ce miracle.
Je vois déjà les Ris et les Plaisirs charmés,
Désertant Paphos et Cythère,
Célébrer par leurs jeux une union si chère,
Applaudir à l'Hymen qu'ils sont surpris d'aimer,
Et sur vos pas s'accoutumer
A prendre ce dieu pour son frère.
Le bonheur les précède et se fixe vers vous;
Il s'embellit de l'éclat qu'il vous donne;
Son doux feu brille aux yeux de votre époux,
Et des plus belles fleurs tous deux il vous couronne.

Sur les bords de l'Ouche et du Doubs,
Tous les cœurs vous suivoient, vous les enchaîniez tous,
Sans y prétendre, et sans en être vaine :
Ils vous suivront encore aux rives de la Seine;
Ils vous suivroient de même en tout autre pays.
L'art de plaire est en vous un secret de famille;
Votre mère le sait, et l'apprit à sa fille :
Vos fils, instruits par vous, l'apprendront à leurs fils.

A M. L'ABBÉ DE P...

QUI AVOIT ÉCRIT A L'AUTEUR POUR SA FÊTE

De votre saint je n'ai pas lu la vie,
Mais sûrement il ne vous valoit pas.
Mon gros Bernard depuis quinze ans m'ennuie ;
Je ne veux plus le fêter ici-bas.
Vous qui n'avez froc, ni cordon, ni haire,
Aimable abbé, devenez mon patron.
Ai-je besoin d'un brevet du Saint-Père
Pour révérer, pour chérir votre nom?
Vous avez tout, puisque vous savez plaire.
Soyez mon saint, mais soyez-le longtemps ;
Et, s'il le faut pour le bien de la chose,
Mes petits-fils, à Rome, dans cent ans,
Se chargeront de votre apothéose.

A UNE MADELEINE

On dit qu'ayant par goût servi l'Amour fripon,
Et même sans grand choix prodigué ses tendresses,
Madeleine, pleurant sur ses douces foiblesses,

D'un maître qu'elle aimoit en obtint le pardon.
Vous épurez son culte en adoptant son nom;
Vous savez plaire autant et bien mieux aimer qu'elle;
Vous avez moins d'amis qu'on ne lui vit d'amans,
Mais vous les aurez plus longtemps,
Et ne verrez point d'infidèle.

A MADAME B...

LE JOUR DE SAINT-ANTOINE

Votre patron fut tenté par le Diable :
Ève le fut, et même le Sauveur;
Roi, prince, abbé, beaux esprits, femme aimable,
Qui ne connoît le démon tentateur?
Chacun s'en plaint, mais n'en ayez pas peur :
Vaincu par vous, malgré sa ruse extrême,
Le pauvre Diable avoûroit aujourd'hui
Que vous avez, en le tentant lui-même,
Plus de malice et plus d'esprit que lui.

A MADAME DE MAL***

HABILLÉE EN HOMME AVEC L'UNIFORME
DU RÉGIMENT DAUPHIN

Sous un habit adopté par l'honneur
J'ai vu briller la touchante Mal...
Son œil plus fier conservoit sa douceur,
Et l'uniforme ajoutoit à ses charmes.
A ses genoux venez rendre les armes,
Braves guerriers : voilà votre vainqueur!
Pour résister à cette enchanteresse,
Que serviroit toute votre valeur?
Que serviroit même encor la sagesse?

L'AMOUR ET L'AMITIÉ

Fils des sens et tyran des cœurs,
Tendre, brillant, vif et volage,
Nourri de plaisirs et de pleurs,
L'Amour est le dieu du bel âge.

L'Amitié paisible a son tour;
Ses dons sont les fleurs de l'automne;
Son règne dure plus d'un jour,
Et promet moins qu'il ne nous donne.

Aux premiers rayons du printemps,
On voit la rose purpurine
Flatter les yeux quelques instans
Et se flétrir sur sa racine.

Moins orgueilleuse en sa couleur,
L'immortelle, plus tard éclose,
Des hivers bravant la rigueur,
Voit cent fois l'âge de la rose.

LE VOYAGEUR

Comme un malheureux écuyer
Qui, sans argent et sans bagage,
Cherche partout son chevalier
Qu'un enchanteur a mis en cage,
Chevauchant sur son palefroi,
Mal en point, tout en désarroi,
Ami, j'achève mon voyage,

Regrettant ma maîtresse et toi;
Tout le jour battu de l'orage,
Le soir arrivant morfondu
Dans une triste hôtellerie
Où jamais on n'est attendu,
Où chacun gèle, jeûne et crie,
Y soupant mal, partant matin,
Et, qui plus est, sur mon chemin
Rencontrant parfois, dès l'aurore,
Des ennuyeux pires encore
Que les vents, le froid et la faim.
Un pauvre diable, je l'avoue,
Prendroit à moins un peu d'humeur;
Mais qu'y faire? le sort se joue
Et de l'homme et du voyageur.
Sur la mer il est des tempêtes,
Sur terre d'ennuyeux conteurs;
Tous les jours ne sont pas des fêtes;
Et l'infortune arme les cœurs.
Avec du temps et du courage
On touche au but de ses travaux;
On y jouit mieux d'un repos
Qui nous a coûté davantage.
Auprès du feu, le verre en main,
L'on raconte son Odyssée :
Chacun nous écoute et nous plaint;
On rit de la peine passée,
On en jouit par la pensée

En la comparant au présent,
Et son image retracée
Ajoute au plaisir du moment.

EN DONNANT UN SERIN

Aimé, chéri, caressé de Sylvie,
Obtenant tout et ne désirant rien,
Heureux oiseau! que je te porte envie!
Et que mon sort est différent du tien!
Ah! s'il étoit justice dans la vie,
Tout ton bonheur devroit être le mien.

Faut-il te voir auprès de ma bergère,
Sur ses genoux, sur son cou, sur ses bras,
Les parcourant de ton aile légère,
Impunément becqueter tant d'appas?
S'il ne falloit que t'imiter pour plaire,
Dieux! quels plaisirs ne goûterois-je pas!

Va! sois heureux autant que tu peux l'être.
Que ma Sylvie écoute tes chansons!
Chante l'amour et les biens qu'il fait naître;
Peins-lui mes feux dans tes flexibles sons;

Fais-la rêver, et mon bonheur peut-être
Sera le fruit de tes douces leçons.

MES VŒUX

AU COMMENCEMENT DE L'ANNÉE

Si dans ce jour anniversaire
J'avois quelques vœux à former,
J'en ferois pour l'amant sincère
Occupé de se faire aimer;
Pour la tendre et jeune bergère
Qu'un secret penchant vient charmer,
Qui craint, hésite, délibère,
Veut et ne veut pas s'enflammer;
Contre ce vieux atrabilaire
Aux sens flétris, au cœur glacé,
Prôneur ennuyeux du passé,
Blâmant ce qu'il ne peut plus faire;
Contre ces malheureux époux
Qui, ne sachant point l'art de plaire,
Osent pourtant être jaloux...
Ne désirant qu'avec sagesse,
A celle-ci j'aurois voulu
Pouvoir donner plus de vertu,

A celle-là plus de foiblesse;
Aux uns moins de légèreté,
Aux autres moins de suffisance,
A tous plus de sincérité,
Moins d'esprit que de vérité,
Plus de candeur que d'éloquence,
Plus d'amour que de vanité.
Mais, dans la longue kyrielle
Des vœux qu'on peut faire en ce jour,
Voici ceux qu'en sujet fidèle
J'adresse en secret à l'Amour :
« Avec bonté daigne m'entendre,
Dieu puissant dont je suis la loi;
Mon cœur ambitieux et tendre
N'eut jamais plus besoin de toi.
L'unique objet de ma tendresse,
Celle que j'aime pour jamais,
Amour, dis-moi, tu la connais,
Tu connois cette enchanteresse,
Son doux sourire, ses appas,
Sa voix touchante, sa jeunesse...
Eh bien! Amour, ne permets pas
Qu'un autre que moi l'intéresse!
Près d'elle vient me seconder!
Puissé-je, l'occupant sans cesse,
Lui plaire, la persuader,
La pénétrer de ton ivresse,
La conquérir et la garder! »

L'ESPRIT QUI PLAIT

EXTRAIT D'UNE LETTRE A MADAME PERRET

Il est bien des genres d'esprit;
Mais celui qu'à tous on préfère,
Celui qui saura toujours plaire,
C'est le vôtre sans contredit :
Esprit profond dans sa finesse,
Et gracieux avec justesse,
Qui se plie à tous les sujets,
Qui, comme une glace fidèle,
Sait réfléchir tous les objets,
Et qui, par les plus doux reflets,
Leur donne une beauté nouvelle.
Un esprit vif et pétillant
M'éblouit plus qu'il ne m'attire,
Et le trait, qui n'est que saillant,
N'est pas trop celui que j'admire.
J'aime qu'un mot sage ou brillant
Me fasse penser ou sourire :
Or, quand vous parlez, on sourit,
On s'égaie, on pense, on s'instruit,
On vous pardonne votre empire;
Près de vous enfin l'on jouit,

En vous entendant toujours dire
Ce que l'on voudroit avoir dit.

LA NAISSANCE DE L'AMITIÉ

Pallas, la noble déesse,
Dans son temple seule un jour,
Pour le dieu de la tendresse
Voyoit déserter sa cour :
De tout temps à la sagesse
L'Amour a fait plus d'un tour.

« Quoi donc! un enfant, dit-elle,
Contre moi viendra s'armer!
Osons, pour vaincre un rebelle,
Comme lui plaire et charmer;
La vertu sera plus belle,
Si la vertu sait aimer.

« Tendre Amitié, viens sourire
A l'homme, à la terre, aux cieux;
Que les cœurs soient ton empire;
Vois tes autels en tous lieux;
Qu'en toi l'univers admire
Le plus beau présent des cieux! »

Elle dit : à sa parole,
L'Amitié naît et sourit;
Le crime effrayé s'envole;
En chœur l'Olympe applaudit;
Et, de l'un à l'autre pôle,
Tout le globe s'embellit.

Sa beauté, touchante et fière,
Du méchant blesse les yeux;
Sa voix, mieux que le tonnerre,
Fait des hommes vertueux;
Et le sage, sur la terre,
Ne se croit plus malheureux.

VERS

ENVOYÉS A MADAME LA MARQUISE DE LA T. D. P. M.

SOUS LE NOM DU PÈRE JACQUES,

GARDIEN DES CAPUCINS DE GRENOBLE.

Gracieuse beauté, vous nous cachez en vain
Ce que durant les nuits de vous on s'imagine;
Votre taille et vos yeux feroient rêver un saint,
Et ce songe-là se devine.

Hier je vous ai vue, et j'ai rêvé soudain.
Heureux, cent fois heureux celui qui sait vous plaire!
Sans doute il est pour lui bien d'autres voluptés;
Mais les rêves, hélas! sont nos réalités :
Des fils de saint François c'est l'épave ordinaire.
Vous qui, sans le savoir, inspirez tant d'amour,
Ah! combien vous auriez à faire
De réaliser chaque jour
Les rêves que la nuit vous nous avez fait faire!

LES BAISERS

« Laisse-moi! si je ne puis plus
Te résister et me défendre,
N'en crois pas moins à mes refus :
Quel cas peut faire un ami tendre
De baisers pris et non rendus?

— Pour qui les baisers sont-ils faits,
Si ce n'est pour un ami tendre?
Qui sait mieux goûter leurs attraits?
Ah! laisse-moi toujours en prendre,
Et tu me les rendras après. »

VERS

FAITS ET ÉCRITS A LA GRANDE CHARTREUSE

SUR LE LIVRE DES VOYAGEURS

Sages contemplatifs, mortels aimés des cieux,
Est-il vrai que vos cœurs, paisiblement pieux,
Aux passions fermés, en bravent la bourrasque?
Le bonheur que l'on cherche est-il donc en ces lieux,
Et ce monde vanté n'en a-t-il que le masque?
Je ne sais; mais, malgré des jeûnes rigoureux,
Des devoirs répétés, un éternel silence,
Si vous avez trouvé dans ce désert affreux
La paix de l'âme et l'espérance,
Loin du monde et du bruit, vous êtes seuls heureux.

BILLET DU MATIN

FÉVRIER 1776

O mon amie! ô ma maîtresse!
En croirai-je ces vers charmans
Et cette prose enchanteresse?

Que j'aime ta délicatesse,
Tes transports, tes vœux, tes sermens,
Et tes combats, et ton ivresse!
Des pleurs échappés de mes yeux
Ont mouillé ces vers pleins de charmes;
Mais qu'ils étoient délicieux!
Que de volupté dans les larmes!
Toi que j'aimerois toujours plus,
Si mes feux dès longtemps accrus
Pouvoient jamais s'accroître encore,
N'afflige point par tes refus
L'amant éprouvé qui t'adore.
N'en crois que nos vœux et nos cœurs :
Ne mets point l'amour en système;
Si tu ne dois que des rigueurs
A l'homme heureux que ton cœur aime,
Pour qui seront donc tes faveurs?
Pour qui seront donc ces caresses,
Ces appas voilés et secrets,
Ces baisers d'avant et d'après,
Ces voluptueuses tendresses
Qui de l'Amour sont les bienfaits?
Loin de nous la froide prudence
Qui veut lire dans l'avenir!
L'Amour, jaloux de sa puissance,
Sauroit peut-être nous punir
D'une funeste prévoyance.
Au lieu d'accuser ma constance,

Couronne-la par les plaisirs;
Dans le sein de la jouissance,
Redoublons encor de désirs,
Et puisque, malgré nos soupirs,
Le sort nous destine à l'absence,
Ménageons-nous des souvenirs.

A LA RAISON

Raison qui me parles sans cesse,
Chacun son tour, écoute-moi :
C'est pour dire du mal de toi
A toi-même que je m'adresse.
Aux doux plaisirs de la beauté
Pourquoi déclares-tu la guerre?
Tu commandes avec fierté,
Aussi l'on ne t'obéit guère.
Tu peux avoir beaucoup d'appas;
Mais, en te croyant trop parfaite,
Pour nous fixer tu n'y joins pas
Le bon esprit d'être coquette.
Celui que tu crois asservir,
Trop souvent, malgré ta puissance,
De ton joug osant s'affranchir,
Chante un hymne de délivrance,

Et te fait gaîment confidence
De la victoire du plaisir.
L'à-propos n'est point ta science.
Grondant toujours hors de saison,
Tu n'as pas ce ton d'indulgence
Qui fait pardonner la leçon;
Tu te perds par l'intolérance.
Entre nous, pour ton intérêt,
Il me semble peu nécessaire
De crier quand le mal est fait;
Mais, à force d'art, il faudrait
Empêcher le mal de se faire.
Tu sais régner sur les esprits!
Quoiqu'un tel empire ait son prix,
Il vaut mieux régner sur les âmes;
Ce fripon d'Amour le sait bien :
Les sages, les héros, les femmes,
Lui sont soumis par ce moyen.
Veut-il enlever ta conquête,
Il s'y prend toujours par le cœur;
Qu'une fois il en soit vainqueur,
Il fait ce qu'il veut de la tête.
Mets plus d'adresse dans tes soins,
Pauvre Raison, ma vieille amie;
Deviens bonne, prêche-nous moins;
On aime peu qui nous ennuie :
Apprends à perdre quelques points,
Si tu veux gagner la partie.

« Arrêtez! me dit en courroux
Un grave et docte personnage;
La Raison, la connoissez-vous?
Et la connoît-on à votre âge?
— Oui, mon censeur, je la connois,
Mieux que vous peut-être, et je gage
Qu'à l'instant je vous la peindrois :
Taille imposante, port de reine,
Figure noble, de grands traits,
Un visage d'homme, à peu près
Ce qu'on nomme beauté romaine.
De loin, sa majesté nous plaît... »
Mais n'achevons pas son portrait;
Sans vouloir, en sujet fidèle,
A présent lui faire ma cour,
Ménageons pourtant cette belle :
Eh! ne faut-il pas quelque jour,
Bon gré, mal gré, finir par elle?

VERS

DE M. BERTIN A M. DE BONNARD

Aimable chantre de Boufflers,
L'Amour comme lui vous inspire;
Vous faites d'aussi jolis vers,

Et vous n'avez que le travers
De ne point assez les redire.
Qu'il doit être doux et charmant,
Le prix des chansons que vous faites!
Sans doute aujourd'hui vingt coquettes
Jugent de près votre talent.
Toujours volage et toujours tendre,
Chantez et trompez tour à tour
Un sexe qui sait vous le rendre.
La raison ne vaut pas l'amour :
S'il faut finir par elle un jour,
Du moins faites-la bien attendre.

RÉPONSE

DE M. DE BONNARD

Quand on joint aux feux du printemps
Cette fleur d'esprit si brillante,
Et cette gaîté pétillante
Qui vaut seule tous les talens;
Lorsque l'on fait des vers charmans,
Qu'on connoît son siècle et l'usage,
Et surtout quand on a vingt ans,
On a raison d'être volage;

Et ma foi! soit dit entre nous,
Avec vos grâces et votre âge,
Je le serois tout comme vous,
Et, si je pouvois, davantage.
Mais, hélas! regrets superflus!
Il ne me convient presque plus
De voler de belles en belles;
Le Temps, avec ses doigts crochus,
Commence à me rogner les ailes.
Par mes vingt-neuf ans averti
Qu'il faut tâcher d'être fidèle,
Je prends sagement mon parti;
Et même j'y mets tout le zèle
Qu'en sa religion nouvelle
Apporte un nouveau converti.
Je cherche quelque honnête femme
Dont l'esprit sache m'attirer,
A qui je puisse croire une âme,
Qui me laisse un peu soupirer
Avant de se rendre à ma flamme,
Et veuille longtemps m'adorer.
Ah! si je puis la rencontrer,
La beauté que mon cœur appelle
(Pardonnez mon jaloux travers
Et ma crainte assez naturelle),
Je ne vous mène point chez elle,
Et ne lui montre point vos vers.

COMME J'AIMOIS!

Aux premiers jours de ma jeunesse,
Dans l'âge heureux ou malheureux
Où le cœur s'ouvre à la tendresse,
Amour me brûloit de ses feux;
Comme j'adorois ma maîtresse!
Je ne jurois que par ses yeux,
Je ne voyois qu'elle en tous lieux,
J'étois jaloux jusqu'à l'ivresse;
Son nom seul me faisoit rougir;
Je croyois qu'on lisoit mon âme,
Que chacun y voyoit ma flamme,
Et ma douleur et mon plaisir.
La beauté la plus régulière,
Le minois le plus agaçant,
Ne me faisoient pas seulement
Une impression passagère,
Et l'auroient tenté vainement.
Ma passion, forte et profonde,
Changeant pour moi tous les objets,
Me montroit celle que j'aimais
Comme la seule aimable au monde;
Et quand une sévère loi
Me forçoit à m'éloigner d'elle,
Durant cette absence cruelle

Il n'existoit plus rien pour moi.
Tout l'univers d'un crêpe sombre
Me paroissoit enveloppé;
Amèrement préoccupé,
Je cherchois la retraite et l'ombre;
Certain que j'étois d'y trouver
Le triste plaisir de rêver.
Mais, parmi ces tourmens, quels charmes,
Quelle volupté j'éprouvois
Lorsque je parlois de mes larmes
A celle pour qui je souffrois!
Dieux! quelles lettres j'écrivois!
C'étoit le désordre de l'âme,
Chaque trait y peignoit ma flamme.
L'harmonieuse expression
De la plus belle poésie
Ne vaut pas la marche hardie,
La brûlante incorrection
D'une prose pleine de vie,
Et respirant la passion.
Enfin, quand mon impatience
Sentoit approcher le moment
Qui devoit finir ma souffrance,
En moi quel soudain changement!
Je revenois à l'existence;
Je pleurois d'aise : en y songeant,
Mon cœur battoit un mois d'avance.
J'arrivois : quel ravissement!

Je la voyois, et, dans l'instant,
J'étois heureux de sa présence.

Hélas! pourquoi le souvenir
De ces erreurs de mon aurore
Me fait-il pousser un soupir!
Je dois peut-être aimer encore.
Ah! si j'aime encor, je sens bien
Que je serai toujours le même;
Le temps au cœur ne change rien :
Eh! n'est-ce pas ainsi qu'on aime?

A MADEMOISELLE FANNIER

Par les Muses et par les Belles,
Je fus si souvent maltraité,
Je me suis vu si ballotté
Par ces charmantes infidèles,
Tant de fois repris et quitté,
Que, soit raison, soit vanité,
Je ne veux plus m'occuper d'elles.
Ah! combien je me suis promis
D'éviter toute enchanteresse,
L'Amour, la Gloire et leur ivresse,
De vivre enfin, sans nuls soucis,

Loin de Cythère et du Permesse,
En repos, près de mes amis!
Ce n'est point un projet frivole,
C'est un plan fait : je l'ai juré,
Je m'en suis donné ma parole,
Et sûrement je la tiendrai.
Toutefois, jeune Alexandrine,
Si, m'attirant par votre accueil,
Je vous voyois, tendre et badine,
Me regarder du coin de l'œil
Avec votre drôle de mine,
Hélas! ce que c'est que de nous!
Malgré la raison que j'implore,
Leurré par un appeau si doux,
Peut-être j'aimerois encore
Et je ferois des vers pour vous.

A MADAME DE...

DONT SAINTE SUZANNE EST LA PATRONNE

En vrai lion, la première Suzanne
Se défendit contre deux vieux coquins,
Qui, pour ses deux yeux noirs et ses appas divins,
Brûloient d'un feu plus que profane.

C'étoit beaucoup de résister à deux!
Mais contre un seul tout de bon se défendre,
Contre un seul, jeune et beau, respectueux et tendre,
Insinuant et vif, amateur des yeux bleus,
Que protège l'amour, que le moment seconde,
Le triomphe seroit encor plus glorieux :
Qu'en dites-vous, Madame la seconde?

LA JOURNÉE D'UN GUÈBRE

Un Guèbre un jour disoit : « O Mithra, sois content!
J'ai labouré mon champ toute la matinée,
J'ai planté deux palmiers dans mon après-dînée ;
A ma femme, ce soir, je vais faire un enfant,
Et j'aurai rempli ma journée. »

ÉPIGRAMME

Damon, jadis l'apôtre du plaisir,
Leste, coquet, vif et formé pour plaire,
Aujourd'hui pleure en un morne loisir
Les doux péchés que l'amour lui fit faire.

Je pleurerois... non pas de repentir
D'avoir servi ce beau dieu de Cythère,
Mais bien, hélas! de ne le plus servir.

IMPROMPTU

FAIT A VERSAILLES, EN VOYANT DANS LES APPARTEMENS
LE MAGASIN DE PORCELAINES DE SÈVRES

Fragiles monumens de l'industrie humaine,
Hélas! tout vous ressemble en ce brillant séjour!
L'amitié, la faveur, la fortune et l'amour,
Sont des vases de porcelaine.

CELLE QUI FUT BELLE

Non, je ne m'en dédirai pas :
Iris possédoit mille appas;
Mais elle en perd tant chaque année
Que, si ses appas font son bien,
La pauvre fille est condamnée
Dans six mois à n'avoir plus rien.

QUATRAIN

Quand j'eus vu de près tous nos sages
Et nos beaux esprits trop fameux,
J'admirai toujours leurs ouvrages,
Mais j'eus moins de respect pour eux.

MON PATRON

Non, mes amis, le Bernard de l'Église
N'est pas le saint que je fête aujourd'hui ;
Rome le fête, et c'est assez pour lui :
Gentil Bernard est bien plus à ma guise ;
C'est celui-ci dont je porte le nom.
Rival heureux et d'Ovide et d'Horace,
Il a leur goût, leurs grâces et leur ton ;
Voilà mon saint... que ne puis-je au Parnasse
Être jugé digne de mon patron !

SUR UN PORTEFEUILLE

Le portefeuille d'une belle,
Ce sont les archives d'Amour.
Les billets de l'amant fidèle
Et les chansons qu'il fait pour elle
Y sont déposés chaque jour.
A ce dieu qui de moi dispose
Combien je dirois grand merci,
Si de mes vers et de ma prose
Je pouvois remplir celui-ci!

MORALITÉ

Ne parler jamais qu'à propos
Est un rare et grand avantage.
Le silence est l'esprit des sots,
Et l'une des vertus du sage.

SUR UN SONNET

QUE L'AUTEUR AVOIT FAIT EN SOCIÉTÉ, ET QU'UN FAT S'ATTRIBUOIT.

Hélas! oui, j'ai fait ce sonnet,
Et qu'Apollon me le pardonne!
Damon dit pourtant qu'il l'a fait :
Ah! s'il le prend, je le lui donne.

A UNE JOLIE FEMME

EN LUI ENVOYANT *L'ART D'AIMER*

N'en déplaise au gentil Bernard,
Aimer ne fut jamais un art;
Mais, pour qui porte une âme tendre
Et voit vos dangereux appas,
Le grand art qu'il faudroit apprendre
Seroit celui de n'aimer pas.

VERS

MIS SUR LE TOMBEAU DU CHEVALIER BAYARD, LE 1er JUILLET 1776.

Toi qui n'eus point d'égal en courage, en exploits,
Noble et dernier appui de la chevalerie,
De ta tombe, ô Bayard! rappelle-nous ses lois;
Que le François qui dort se réveille à ta voix,
Et rends jusqu'à ton ombre utile à la patrie.

PORTRAIT

Elle vit clair dans son enfance :
C'étoit alors la médisance.
Son mauvais œil lui fut crevé :
Tant mieux! qu'en est-il arrivé?
Conservant son mauvais génie,
C'est à présent la calomnie.

VERS

POUR UNE JEUNE PERSONNE

Sans qu'on y pense,
J'ai bien grandi depuis deux ans;
J'ai passé l'âge de l'enfance :
Ah! grandirai-je encor longtemps
Sans qu'on y pense?

A M. L'ABBÉ TALBERT

Je vous ai bien plaint, mon cher abbé, pendant votre voyage; vous vous êtes cru dans la zone torride, sous l'équateur, dans les climats brûlans qui ont fait les Nègres, qu'on voudroit aujourd'hui regarder comme une espèce différente de la nôtre; et sans doute vous vous êtes écrié souvent avec Virgile :

O quis me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!

Mais aujourd'hui le mal est passé, et vous respirez le frais dans les bosquets de Saint-Ouen; vous avez traversé l'enfer pour arriver aux Champs-Élysées, et vous y êtes heureux sans être une ombre.

Je vous félicite de tout mon cœur sur le séjour que vous allez faire dans la capitale, près de vos amis et d'un monde choisi qui saura vous apprécier ce que vous valez. Or, vous valez sûrement beaucoup; vous faites des vers charmans et de

belles oraisons funèbres. Dans un besoin, on feroit de vous un abbé de cour ou un Père de l'Église.

Tous les cœurs sont votre conquête;
Partout, en tout temps vous plairez;
En chaire vous convertirez,
Vous séduirez en tête-à-tête;
La beauté sera toujours prête
A croire ce que vous direz.

Il n'en faut pas tant pour obtenir un évêché, ou du moins une bonne abbaye. Vous aurez beau me dire que vous ne vous souciez point des vanités humaines, je vous croirai sans changer d'avis. Vous méritez, il faut obtenir. A tout prendre, il vaut mieux être prélat que chanoine. Dirigez vos batteries, corrigez, imprimez vos sermons et vos poésies en dépit de l'humilité chrétienne : car, vous le savez, mon cher abbé,

Ces livres qu'on aime à relire,
Morale, histoire ou fiction,
Jolis vers même, beau sermon,
Si l'on prit plaisir à l'écrire,
Enfin tout ce que l'on admire,
Est un ouvrage du Démon;
Et vanité l'enchanteresse
Peut-être a damné Massillon
Pour ses discours sur la sagesse,
Comme le fut Anacréon
Pour ses odes à sa maîtresse.

Courez les risques, et jouissez sans scrupule du plaisir que vous ferez à tous vos lecteurs. Je vous

conseille en ami. Je n'ai jamais lu de prédicateur que ce Massillon que vous avez si bien loué; je vous lirai après lui; bien d'autres en feront de même, et placeront, ainsi que moi, le panégyriste à côté du héros.

Vous me prescrivez un régime très agréable sans doute; ce que vous me souhaitez, je l'ai eu, et je ne l'ai plus.

Omnia vertuntur, certe vertuntur amores.

On m'aimoit et j'aimois, même pendant mon absence. Tout à coup le Diable s'est mêlé de mes affaires; on a presque oublié mes vers, ma prose et ma personne, et je n'en suis pas encore consolé. Je bataille tant que je puis; on veut me réduire à l'amitié. Vous savez que c'est au moyen de ce beau mot-là que les femmes se débarrassent d'un amant qui ne leur convient plus. L'année dernière, un de mes bons amis se trouvoit dans le cas où je suis aujourd'hui, et se désoloit comme moi. Je lui écrivis alors :

Aime et jouis, Amour l'ordonne,
Si dans un objet adoré
Tu n'as trouvé qu'une friponne,
Sans jouer le désespéré
Boude un peu, souris et pardonne;
Ou, cherchant de nouveaux plaisirs
A te venger d'une infidèle,
Porte ailleurs de nouveaux désirs,
Et deviens inconstant comme elle.

J'éprouve maintenant qu'il est plus aisé de donner un bon conseil que de le prendre pour soi. Mais, quelque malade que je sois, je ne me crois pas incurable, si je puis avoir un congé d'hiver et aller à Paris pour avancer ma guérison. En attendant, mon cher abbé, je me recommande à vos prières.

A M. DE C...

J'ai reçu ta lettre trop cérémonieuse, mon cher C..., et je l'ai lue avec plaisir, car tu m'y apprends que tu m'aimes encore. Je t'y réponds sur-le-champ sans cérémonie, et sur le ton de notre ancienne amitié, qui ne doit pas changer. Te voilà donc de retour après avoir couru le monde! tant mieux! il fait presque toujours bon d'être revenu.

Cher C..., qu'il te souvienne
De ces deux pigeons amoureux
Dont parle ce bon La Fontaine.
L'un d'eux, un peu trop curieux,
Voulut courir la pretantaine,
Voir mœurs, pays, faits singuliers,
Pour rapporter en ses foyers
De quoi jaser une semaine.
Par son frère il fut averti
Qu'il avoit tort; mais la jeunesse
Peut-elle écouter la sagesse?
Adieu, bonsoir! il est parti.
Battu des vents et de l'orage,
Souffrant et la soif et la faim,
Bientôt, aux dangers du chemin,
Il reconnut ceux du voyage.
Morne, las, recru, harassé,
Poursuivi, tremblant et blessé,

Ayant des maux et de la peine
Tout ce qu'on en peut essuyer,
En volant d'une aile incertaine,
Il regagne son colombier :
Cette histoire est presque la tienne.

Mais dis-nous au moins avec cette franchise si naïve, si aimable, si bonne en amitié que je t'ai connue autrefois, et que tu n'as jamais sans doute perdue :

Tes voyages lointains ont-ils mûri ta tête?
En as-tu rapporté quelques grains de bon sens?
Cet agile vieillard que jamais rien n'arrête,
Tout en comptant nos jours, a marché vingt-sept ans :
Qui de nous sait, ami, le sort qu'il nous apprête?
Ton esprit et le mien sont encor des enfans.
Craignons pourtant, craignons la vengeance du temps,
Il nous fera bientôt ressentir ses outrages;
Bientôt de ses doigts malfaisans
Il va sillonner nos visages.
Plaignons-nous l'un et l'autre, et tâchons d'être sages.
Adieu, douces erreurs du matin de nos jours!
L'ennuyeuse raison vient chasser les amours.
Puisqu'il le faut, hélas! armons-nous de courage;
Sachons pour le bonheur faire un meilleur usage
De ces ans que nous amassons.
J'aime à penser qu'il est des plaisirs pour tout âge,
Comme l'on voit des fleurs pour toutes les saisons.

Me pardonneras-tu ce guet-apens, mon cher ami? c'est de la belle et bonne morale que je t'envoie là; je l'ai pourtant habillée en rimes, pour qu'elle t'effrayât moins. Viens nous voir, et je t'en donnerai en prose sans que tu t'en offenses. Depuis

que j'ai passé vingt-cinq ans, je deviens raisonneur, et n'en suis pas plus raisonnable. Nous serons à deux de jeu. Arrive, j'ai dans ma chaumière une cellule pour l'amitié; il me tarde de la voir occupée par toi. Adieu. Tout ce qui t'a aimé, t'aime et t'aimera!

A MADAME D'ARTUS

EN LUI ENVOYANT

LE RECUEIL INTITULÉ *LES GRACES*

Voilà, Madame, les Grâces de la première édition, qui valent bien celles de la seconde. Vous serez sûrement contente de la comédie de M. de Saint-Foix, et des jolis vers de M. le cardinal de Bernis et de M. Dorat. Je ne sais si vous le serez autant de la dissertation sur les Grâces. Ces deux mots sont, à ce qu'il me semble, étonnés de se trouver près l'un de l'autre :

C'est bien assez de les sentir.
Je suis toujours tenté de plaindre
Celui qui veut les définir;
Il faut les aimer, les servir,
Les invoquer, et non les peindre.
Malheur cent fois à ce savant
Qui, dans ses pages éternelles,
Les analyse doctement!
Tout dissertateur est pédant,
Et ne fut jamais connu d'elles.
Oh! combien j'en sais qui font peur
A ces Grâces si fugitives,
Si folâtres et si naïves,
Qu'on attire par la douceur,

Mais qu'on ne rend jamais captives!
Quand, pour les fixer sur leurs pas,
Tant de belles de tous états
Consument en vain leur adresse,
Vous seule ici ne savez pas
Qu'avec vous elles sont sans cesse;
Qu'on les voit dans vos jolis yeux
Animer de leurs plus doux feux
La négligence et la paresse;
Qu'elles sont dans vos airs boudeurs,
Et dans vos propos enchanteurs...
En les épiant sur vos traces,
J'irai leur présenter des vœux.
Mais que dis-je, hélas! malheureux!
Quand à trente ans on est goutteux,
Peut-on sacrifier aux Grâces?

NOTES

Page 3 (2e vers de la réponse de M. de Boufflers). — L'édition de 1791 porte :

Et le miel qu'il répand...

Mais nous adoptons la variante de 1824, l'éditeur d'alors ayant corrigé ce vers d'après le manuscrit. (A. P.)

13, vers 27. Il n'est pas ici question de *Lucrèce,* dame romaine dont chacun sait la triste aventure, mais de *Lucrèce,* poète philosophe, qui avait sur l'amour les mêmes idées que M. de Buffon. (Voyez le quatrième livre de son poème de la *Nature des choses.*) On a cru devoir cette explication aux dames, qui, généralement, connaissent plus la chaste *Lucrèce* que le poète *Lucrèce. (Note de l'éditeur de* 1791.)

23, 4. Le beau château de Bercy, près de Paris.

25, 22. M. le comte de Maillebois, lieutenant général des armées du Roi, sous lequel M. de Bonnard avait servi quelque temps.

27. M. le comte de Bissy, lieutenant général, membre de l'Académie française, etc.

29. M. le comte du Puget d'Orval, depuis colonel d'artillerie et sous-gouverneur du premier dauphin, fils de Louis XVI.

Page 32. Mlle de Flavignerot.

37, v. 9. M. de Montbeillard a composé plusieurs volumes de l'*Histoire naturelle* de Buffon, et s'y est montré le rival de ce grand écrivain.

38. Mme d'Autigny.

40. Depuis duc de Mortemart.

42. Mme la marquise de Cassini.

— v. 10 et 11. Plus d'un siècle auparavant, — à Rouen, en 1658, — le grand Corneille vieillissant disait à une charmante comédienne, qui, fort coquette et non moins positive, accueillait froidement ses déclarations amoureuses :

... Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Sans nul doute, les admirables stances, pleines de légitime fierté, adressées à Mlle du Parc (surnommée *Marquise*), étaient présentes à l'esprit du chevalier de Bonnard lorsqu'il composa sa galante épître à Mme de Cassini. (A. P.)

52. Mlle Alexandrine Fannier, de la Comédie-Française.

56. M. Clément, de Dijon, célèbre par ses critiques. Il avait été au collège avec M. de Bonnard.

59, v. 25. Dans l'édition originale de 1791, et dans celle de 1824, on lit :

Mais sans beaucoup se souvenir.

La raison et la rime se trouvant d'accord pour demander : *se soucier*, nous nous sommes permis ce changement. (A. P.)

72. Mme Baron.

85. L'abbé de Piolène.

Page 87. Mme de Malarmes.

101, v. 19. Ces vers furent adressés à M. de Bonnard par M. Bertin, peu de temps après que le premier eut fait paraître la pièce : *Épître à M. le chevalier de Boufflers.*

119. M. de Cœurderoi.

TABLE

Pages

INTRODUCTION 1

POÉSIES

Épître à M. le chevalier de Boufflers. 1
Réponse de M. le chevalier de Boufflers 3
Épître sur l'ennui 4
Épître à Zéphirine 9
Épître à mon ami revenant de l'armée 15
Épître à M. le marquis de Bercy. 22
A M. le comte de Bissy. 27
A M. du Puget d'Orval, capitaine d'artillerie. . . . 29
A Madame de... en lui envoyant *les Cœurs* de Boufflers 31
A Mademoiselle de Flavignerot 32
A un nouveau major. 34
A M. Guéneau de Montbeillard. 37
A Madame d'Autigny 38
A M. le prince de Tonnai-Charente 40
A Madame la marquise de Cassini 42
A Madame de Saint-M***. 45
A M. le duc de Mortemart. 46
A M. de la Marche 50

Pages
A Mademoiselle Fannier 52
A M. de Guibert. 54
A M. Clément, de Dijon 56
A M. François de Neufchâteau 58
A M. le duc de Mortemart. 60
A Glycère 62
A M. Dorat 64
Réponse de M. Dorat 67
A Madame ***. 69
A Madame la duchesse de Mortemart 71
A Madame Baron 72
A Madame la marquise de Polignac 73
A ma femme 78
Imitation de l'ode d'Horace : *Donec gratus eram tibi.* 80
L'Hymen et l'Amour. 82
A M. l'abbé de Piolène 85
A une Madeleine 85
A Madame B***, le jour de Saint-Antoine. 86
A Madame de Malarmes 87
L'Amour et l'Amitié 87
Le Voyageur 88
En donnant un serin 90
Mes vœux au commencement de l'année 91
L'Esprit qui plaît. 93
La Naissance de l'Amitié 94
Vers à Madame la marquise de la T. D. P. M. . . 95
Les Baisers 96
Vers faits à la Grande Chartreuse 97
Billet du matin 97
A la Raison 99
Vers de M. Bertin à M. de Bonnard 101
Réponse de M. de Bonnard. 102
Comme j'aimois 104

Pages
A Mademoiselle Fannier 106
A Madame de... dont sainte Suzanne est la patronne. 107
La Journée d'un Guèbre 108
Épigramme 108
Impromptu 109
Celle qui fut belle 109
Quatrain 110
Mon patron. 110
Sur un portefeuille. 111
Moralité 111
Sur un sonnet. 112
A une jolie femme. 112
Vers mis sur le tombeau du chevalier Bayard 113
Portrait. 113
Vers pour une jeune personne. 114

LETTRES

A M. l'abbé Talbert. 115
A M. de Cœurderoi 119
A Madame d'Artus. 122

Notes 125

Imprimé par D. Jouaust

POUR LA COLLECTION

DES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

M DCCC XCI

PQ
1957
B6A17
1891

Bonnard, Bernard
Oeuvres choisies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY